

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE CARDINAL PIE

ÉVÊQUE DE POITIERS.

III

DE L'ÉPISCOPAT A LA GUERRE D'ITALIE.

Jamais peut-être la ville de saint Hilaire n'avait tressailli de joie comme elle le fit, le 8 décembre 1849, fête de l'Immaculée Conception de Marie, quand elle reçut dans son sein le Pontife vénéré que Dieu venait de lui donner.

Une cavalcade d'honneur, composée de la première noblesse, était allée prendre l'Évêque aux approches de la ville. Il y entra, vers midi, au son de toutes les cloches et des salves d'artillerie. Puis, du grand séminaire où il revêtit ses habits pontificaux, il se mit en marche sous le dais, précédé de son clergé, entre deux haies de troupes et au milieu de foules agenouillées sur ses pas.

Sur le seuil de la vieille et monumentale église de Notre-Dame, Mgr Pie reçut le compliment du vénérable curé, et il y répondit en faisant l'éloge de Marie. Puis il alla déposer religieusement sa mitre, sa crosse et son anneau devant la statue de sa grande Patronne, dressée devant les marches de l'autel, parmi des banderoles et des fleurs.

Ensuite la procession se remit en marche. Arrivé à la cathédrale Mgr Pie monta en chaire et avec une aménité et une autorité remarquables, développa devant ses auditeurs ravis de l'entendre, tout le programme de son épiscopat : *la paix dans la vérité*. C'était le drapeau du règne de Jésus-Christ qui venait d'être arboré dans la chaire de Poitiers ; il n'en devait plus descendre.

L'Église que Dieu et le Pape venaient de donner pour épouse à Mgr Pie était une des plus illustres et des meilleures de France. Saint Martial l'avait fondée, saint Hilaire avait jeté sur elle un éclat incomparable de doctrine et de sainteté. Mgr Pie aimera, ravivera, exaltera ces souvenirs ; il aimera l'énergie native de ce peuple

du Poitou, il en aimera le franc parler, il en aimera surtout la religion pratique.

Dès les premières semaines, l'Évêque se mit en rapport avec les âmes et les œuvres ; d'abord c'est au grand séminaire qu'à la veille de l'ordination de Noël il épanche son cœur en celui de ses jeunes clercs ; puis se sera à un ouvroir d'enfants qu'il explique le devoir et le bonheur de se donner à Dieu dès le matin de la vie. Mais son triomphe en ce genre fut son allocution du 1er mars aux jeunes gens du Cercle Catholique. Il leur rappela les prédilections divines marquées dans l'Écriture pour les jeunes hommes d'élite ; il les exhorta à être forts, à être braves, à vaincre l'esprit du mal, à garder le Verbe de Dieu, selon l'expression de saint Jean. Aussi enleva-t-il tous les suffrages.

Ces jeunes hommes, parmi lesquels le regard de l'Évêque pouvait déjà deviner les futurs chefs chrétiens de l'enseignement, de la magistrature et du gouvernement, il aimait à les retrouver et à les grouper, dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul, à côté des vieillards assistés par eux.

C'était donc à toutes les classes, riches et pauvres, jeunes et vieux, femmes et enfants, justes et pécheurs que Mgr Pie s'était adressé dès ces premières semaines, et chacun de ses pas avait été marqué par la conquête des cœurs.

Saint Hilaire fut, cette année-là, comme bien l'on pense, fêté très solennellement par son jeune successeur ; en ce jour Mgr Pie fit l'homélie. En deux mots il dit tout ce que fut Hilaire : d'abord l'homme de la foi, puis le maître de la foi, et tout le monde était sûr que c'est là aussi ce que lui-même serait.

Mgr Pie avait hâte de visiter son diocèse. Dès le mardi de Pâques il commençait une première tournée, une seconde suivit de près ; il y faisait un bien incalculable et au clergé et au peuple, et à son tour il recevait partout des ovations enthousiastes.

Au milieu de ces courses, il apprit que Pie IX rentrait dans Rome reprise à l'insurrection par les armes de la France. Il en augura bien pour le salut de la fille aînée de l'Église. "Non," disait-il, "cette France qui, au jour de ses plus grands malheurs, de ses plus cruelles divisions, de ses plus terribles alarmes, se retrouve fidèle à son ancienne mission de soldat de l'Église, cette France ne saurait périr."

Mais, si attaché qu'il fût à la souveraineté temporelle du Pape, Mgr Pie plaçait dans une sphère plus haute la souveraineté doctrinale et spirituelle du Vicaire de Jésus-Christ. La fête de saint

Pierre, patron de sa cathédrale lui permit de donner à ses pensées intimes sur ce sujet, une pleine et solennelle manifestation.

En épousant l'Église de Poitiers, Mgr Pie en avait épousé toute la parenté céleste. Ayant déjà honoré Hilaire, il se hâta de porter à deux autres gloires de sa ville et de son diocèse, saint Martin et sainte Radegonde, son tribut de bienvenue et de joyeux avènement. Il fit restaurer la chapelle de saint Martin et honora de toutes manières le tombeau de la grande Sainte poitevine.

La retraite ecclésiastique fut un temps précieux pour le prélat ; il s'y gagna au plus haut point l'estime et l'affection de son clergé. Puis vint le jubilé, pendant lequel il se multipliait pour parler au cœur des pécheurs et enflammer les justes d'un amour plus ardent et d'un zèle plus pur. L'élan donné par l'Évêque dans la ville de Poitiers s'était communiqué à tout le diocèse, et quelques mois après, une lettre pastorale constatait avec joie ce réveil général.

Mgr Pie était avant tout l'homme de son diocèse, mais il savait être aussi l'homme de la sainte Église, partout où elle l'appelait. Son influence s'exerça dès lors dans trois grandes affaires d'intérêt général ecclésiastique : la loi sur l'enseignement, le droit de la presse catholique, le concile provincial de Bordeaux.

Grâce à un heureux concours de circonstances favorables, l'Église allait avoir en France sa part de liberté dans l'enseignement de la jeunesse ; mais cette part l'État voulait la faire aussi petite que possible. Devait-on accepter, en attendant mieux, ce qui était offert, ou devait-on le rejeter et continuer la lutte. La plupart des évêques, Mgr Pie entre autres, préféraient cette dernière alternative ; néanmoins la loi ayant été votée, il fallut s'en contenter et tous s'empresèrent d'en tirer le meilleur parti possible.

Rien n'avait plus réjoui Mgr Pie que la renaissance des conciles en France ; le concile de Bordeaux s'ouvrit le 15 juillet 1850 ; dès la première réunion, le jeune Évêque de Poitiers fut élu *Président de la Congrégation de la Foi et de la Doctrine*. Il se montra digne de ce poste d'honneur et le décret magistral qu'il rédigea avec le concours de ses collègues est un chef-d'œuvre de science et de sagesse.

Le concile s'en montra reconnaissant en se joignant à lui pour solliciter auprès du Saint-Siège que le titre de *Docteur de l'Église* fût conféré à saint Hilaire. On y émit aussi le vœu que la liturgie romaine fût rétablie partout, le plus tôt possible, et l'on conjura le Siège apostolique de vouloir bien définir comme dogme de foi la Conception Immaculée de la Sainte Mère de Dieu.

Le 25 juillet Mgr Pie fut appelé à dérouler devant le peuple le tableau des actes du concile. Il le fit en un discours mémorable, où il affirma en langage non équivoque la suprématie infaillible de Pierre comme la base de l'enseignement et de l'autorité de toute l'Église.

Avant de se séparer les Pères du concile, à la suggestion de Mgr Pie, signèrent encore une requête au Pape, pour la reprise de la cause de la béatification du vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort (1); et enfin, le 30 juillet, jour de la clôture du concile, on fit la consécration solennelle de la Province de Bordeaux au Sacré Cœur de Jésus.

Pendant il ne suffisait pas à l'Évêque de Poitiers, d'avoir fait prévaloir au concile de Bordeaux les doctrines et les règles de l'Église romaine; il fallait les soutenir contre la contradiction. Celle-ci partit de haut et se porta successivement sur deux points d'importance.

Mgr Sibour, archevêque de Paris, venait d'infliger un *avertissement* au journal *l'Univers* pour son *excès de zèle* à propager les doctrines romaines. *l'Univers* porta sa cause au tribunal du Souverain Pontife. Le nonce Mgr Fornari demanda l'avis de Mgr Pie sur cette grave question de la liberté de la presse catholique. L'Évêque de Poitiers la donna en toute franchise: il regrettait beaucoup l'attitude de ces hommes qui affichent une sorte de culte pour les institutions modernes d'une politique toute rationaliste, la liberté de la presse entre autres, et qui sont les premiers à vouloir confisquer toute saine liberté et assujettir toute plume catholique à leur direction, de telle sorte *qu'ils préconisent la liberté là où l'Église la condamne, et la suppriment là où l'Église l'a toujours protégée.*

Mais l'Évêque de Poitiers savait dire la vérité à tous, il ne refusa pas de la dire à ces soldats ardents qu'on accusait d'avoir, dans le feu du combat, manqué parfois de la réserve, de la mesure et du respect qui sont commandés à la polémique chrétienne. Ce fut incidemment le sujet d'une lettre d'ailleurs fort encourageante, lettre toute de sagesse, de piété et de charité, qui était, elle aussi, un avertissement, mais l'avertissement d'un père.

D'un bout à l'autre de sa carrière d'Évêque, Mgr Pie n'eut qu'une pensée: faire rentrer et régner l'Église de Jésus-Christ dans la so-

(1) Léon XIII vient de combler les vœux de l'Église de France, en déclarant Bienheureux ce grand serviteur de Dieu, le 22 janvier dernier.

ciété. Or le temps était venu de faire un nouvel effort pour l'avènement de ce règne social de Jésus-Christ. On voyait poindre à l'horizon un nouveau gouvernement, sans qu'on pût encore se rendre compte de ce qu'il serait. Ce pouvait être le salut; mais encore fallait-il que le salut des peuples fût préparé par l'œuvre du salut dans les âmes, et c'est à quoi l'Évêque de Poitiers se mit à travailler avec une nouvelle ardeur par tous les genres d'apostolat : associations de charité, missions et prédications, instructions pastorales, prières publiques, institutions d'enseignement, fondations monastiques, pèlerinages diocésains. C'est partout un immense effort auquel il se consacra jusqu'à l'immolation, s'inspirant d'un double et infatigable amour : l'amour de l'Église et de la France sur la terre, l'amour de Jésus-Christ et de Marie dans le ciel. Au milieu des événements politiques qui se succédaient et qui venaient d'amener le *coup d'état* du 2 décembre, Mgr Pie se tenait l'âme en paix, s'abstenant de tout acte qui eût pu paraître une adhésion à un état de choses, dont il ne pouvait que gémir, car le règne de Jésus-Christ dans les âmes ne lui semblait point être le but poursuivi par le pouvoir. Il pria et faisait prier; le 14 décembre il présida un grand pèlerinage à Migné, pour célébrer le 25^e anniversaire de l'insigne miracle de la *croix lumineuse*. Puis, le 14 janvier 1882, il célébrait à Poitiers avec une solennité toute exceptionnelle la fête de saint Hilaire, tout récemment proclamé *Docteur de l'Église*.

Au lendemain du *coup d'état* et à la veille de l'*Empire*, Mgr Pie comprenait quel danger il y aurait pour l'Église à ce que l'épiscopat se rendît solidaire, par son attitude, d'événements politiques, qui n'annonçaient pas le salut. Dom Guéranger lui-même s'était laissé éblouir par le météore qu'il prenait pour l'aurore du salut de la France. Mgr Pie, à qui il en écrivait, le ramena doucement à des vues plus saines.

C'est vers ce même temps que Mgr Pie se lia d'une tendre amitié avec deux hommes d'élite, qui demeurèrent ses conseillers intimes jusqu'à sa mort. Il avait perdu M. Lecomte, son père en Jésus-Christ; ce fidèle serviteur de Dieu avait terminé par une sainte fin sa carrière pleine de travaux et de gloire, et Mgr Pie avait pleuré sincèrement sa perte. L'Évêque de Poitiers allait trouver dans Mgr de Ségur et M. l'abbé Gay des cœurs de frères, et il n'épargna rien pour leur montrer à son tour la plus tendre affection.

L'Empire était à la veille de couronner le coup d'état. Mgr Pie dit à ses prêtres : " Le nouveau pouvoir pouvant faire également beau-

coup de bien ou beaucoup de mal, il importe qu'on ne décourage pas les bonnes intentions qu'il peut avoir ; mais aussi qu'on se garde de faire tourner l'obéissance en adulation, et encore moins en complicité à quoi que ce soit de contraire à la vérité ou à la justice."

Quelque temps après sa confiance avait grandi ; il disait : " Il n'est personne qui ne sente que le souffle de l'esprit public est présentement meilleur et plus sain qu'il n'a été... Aussi un pouvoir vraiment conservateur, un pouvoir sage et ferme, obtiendra promptement l'estime de tous les gens de bien dans la France chrétienne..."

A quelques jours de là, 21 et 22 novembre 1852, la France donnait l'empire au prince Louis-Napoléon, par plus de huit millions de suffrages. Mgr Pie, encore une fois, s'abstint de prendre part au vote ; ses alarmes s'étaient accrues. Il ne craignait pas de dire à ses prêtres : " Un pressentiment secret nous avertit que notre action ne sera plus la même, et ne s'exercera plus dans des conditions aussi propices."

Si quelqu'un avait pu réconcilier des écoles irréconciliables, c'eût été Mgr Pie ; il s'efforça, grâce à l'estime que lui accordait M. de Montalembert, de modérer en lui les emportements de son opposition au régime présent ; il travailla de même à empêcher l'*Univers* de donner imprudemment des gages à un pouvoir d'où la bonne foi de ses écrivains attendait le salut de la patrie et la protection de l'Église. Mgr de Ségur était du nombre de ces bonnes âmes ; Mgr Pie n'eut jamais de semblables illusions. Mais tout en plaçant ailleurs le droit et l'espérance il donna, comme évêque, son support à l'Empire jusqu'au moment où l'Empire prit parti contre l'Église.

Une des grandes préoccupations de Mgr Pie pendant tout ce temps était l'éducation de la jeunesse et surtout la formation d'un clergé modèle. Son petit séminaire de Montmorillon il appelait lui-même " une des plus grandes richesses de son Église de Poitiers." Mais son désir de former aussi des laïques pieux et instruits lui fit faire un faux pas, qu'il se hâta de réparer dès qu'il s'en aperçut.

On avait poussé l'Évêque à profiter de la loi de la liberté d'enseignement pour faire de Montmorillon un établissement mixte, où l'on formerait, en même temps que des ministres de l'Église, de jeunes chrétiens pour le siècle. L'essai ne fut pas heureux, et l'on s'empressa au plus vite d'écouler doucement vers d'autres collèges tous les élèves laïques. " Notre séminaire," disait ensuite Mgr Pie à ses prêtres réunis, " doit rester séminaire. L'avenir donnera raison à cette

mesure, en dehors de laquelle nous aurions tout à craindre pour le recrutement de notre clergé."

Il montrait encore plus de zèle pour son grand séminaire, et il n'épargnait rien pour y faire fleurir les études, la piété, et toutes les vertus sacerdotales. Mais il se consumait pour ainsi dire tout entier pour donner à ses prêtres, surtout durant les retraites ecclésiastiques, le vrai esprit de zèle, qui devait faire d'eux autant d'apôtres.

Mais l'Évêque de Poitiers ne se contentait pas de prendre soin du clergé séculier ; il appelait en même temps le clergé régulier au service de son diocèse ; son sens des choses de l'Église l'avertissait que là était une de ses grandes forces. Il appela les Bénédictins à Ligugé ; il se montra heureux de consacrer l'Église des Jésuites, et de prêcher les panégyriques de leurs nouveaux Bienheureux, Jean de Britto, André Bobola, Ignace Azevedo et ses compagnons ; il confia aux Pères son collège de Poitiers ; plus tard il put encore se procurer des Dominicains ; enfin il fonda la Congrégation des Oblats de Saint-Hilaire.

L'autorité du Saint-Siège ne cessait de grandir dans l'Église de France, mais ce ne fut pas sans trouver des résistances. C'est d'abord à prévenir ces obstacles, puis à les écarter que se porta l'effort de Mgr Pie ; son courage ne recula jamais devant la contradiction, même quand elle lui venait de la part de ses frères dans l'épiscopat ; mais toujours aussi il sut conserver indivisibles le respect de la vérité et le respect des hommes. D'ailleurs, il n'intervint guère dans ces débats que pour évoquer la cause au tribunal sans appel duquel relèvent les pasteurs et les peuples.

Telle fut sa conduite dans la question des *classiques*, question qui, du reste, ne lui semblait être qu'un prétexte pour faire tomber l'*Univers*, à qui l'on ne pouvait pardonner son zèle pour les doctrines romaines.

Sur ces entrefaites l'expédition de Crimée s'était terminée par un incident, qui semblait indiquer clairement qu'une *question italienne* s'apprêtait à être tranchée par l'empereur Napoléon III et M. Cavour, premier ministre du Piémont, dans un sens hostile à l'Église et au Saint-Siège. Les tristes prévisions de Mgr Pie commençaient déjà à se réaliser ; l'Évêque de Poitiers fut le premier à faire entendre le cri d'alarme.

A côté du césarisme qui menaçait l'Église dans sa sécurité, Mgr Pie voyait grandir un esprit de libéralisme, qui non content de couvrir l'erreur de ses ménagements, lui rendait un hommage

auquel la vérité seule a droit. L'Académie française partagea son "prix annuel pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs," entre: *La connaissance de Dieu*, de M. l'abbé Gratry et le livre déiste de M. Jules Simon sur *le devoir*. Mgr Pie crut de son devoir de protester. Dans une Lettre pastorale il démasqua le mal en termes qui firent effet: "La philosophie chrétienne, qui montre de son doigt le chemin du ciel reçoit la couronne *ex æquo* avec la morale naturaliste qui n'aboutit qu'à ces "vertus dont l'enfer est plein,"—le mot est de Bossuet,—vertus, hélas! scandaleusement louées sur des tombes où l'homme de foi ne devrait porter que des larmes inconsolables."

Ces lignes hardies firent explosion au sein de l'Académie et autour d'elle, parmi ceux qui en étaient et ceux qui voulaient en être. Les libéraux catholiques se reconnurent visés et se sentirent atteints. Bientôt après, la réception solennelle de Mgr Dupanloup dans ce grand corps littéraire leur fournit l'occasion de prendre leur revanche contre Mgr Pie. Le *Correspondant* se chargea de l'exécution et ce fut M. Charles Lenormant, directeur de cette *Revue* qui tient la plume: "Est-il possible que Monseigneur l'Évêque de Poitiers ait trouvé dans le sujet des prix de l'Académie des paroles de blâme sévère contre l'Académie, et cela au moment même où s'accomplissait au sein de cette société la victoire de la vérité religieuse?..."

Dom Pitra s'émut de cette sortie contre l'Instruction pastorale d'un Évêque, et cela de la part d'une école, naguère si scandalisée de voir discuter par la presse catholique une Lettre à des professeurs sur les auteurs classiques. Profitant de ses anciennes relations avec M. Lenormant, il lui écrivit une lettre franche et ferme, qui fit effet. Quant à Mgr Pie, il traita ce bon monsieur avec tant d'indulgence, qu'il en reçut des excuses très humbles et sans aucune restriction.

Mais si Mgr Pie ne pouvait admettre de transactions avec l'erreur, il était loin de vouloir laisser à l'école libérale le monopole de la charité envers les personnes. "Nous donnerions notre vie," disait-il, "pour les conquérir à la vérité et à la grâce. Mais la tiédeur sur la doctrine serait un *crime*... ce serait de plus une *cruauté* envers tant d'esprits égarés dont plusieurs pèchent par ignorance plus encore que par impiété."

C'est vers ce temps que Mgr Pie se trouva une première fois aux prises avec le gouvernement impérial. Dans une Instruction synodale l'Évêque de Poitiers fit une grande revue de l'état doctrinal et moral de la France; tous les cœurs honnêtes l'approuvèrent; les

impies jetèrent de grands cris d'indignation ; le ministre des cultes, M. Fortoul, se rangea de leur côté et adressa à l'Évêque une solennelle remontrance, lui rappelant les limites qu'il fallait maintenir entre l'Église et l'État.

Mgr Pié répondit à M. Fortoul par écrit d'abord, puis de vive voix dans un voyage qu'il dut faire à Paris avant de se rendre à Rome. Il eut même une entrevue avec l'empereur, et il trouva moyen de lui examiner la conscience, sans trop le froisser. Victor-Emmanuel venait d'être reçu en France avec de grands honneurs au moment même où il faisait une guerre ouverte à l'Église, et se préparait à spolier le Saint-Siège. L'empereur prétendait qu'il voulait prendre ce prince par la douceur, et qu'il espérait le ramener à de meilleurs sentiments. Était-ce hypocrisie ? était-ce aveuglement ?

Outre les intérêts du diocèse de Poitiers, d'autres et plus graves intérêts appelaient Mgr Pie à Rome ; le gouvernement voulait obtenir la démission de Mgr Baillès, Évêque de Luçon, et l'institution canonique pour les Facultés de théologie de l'État ; le parti libéral s'efforçait d'obtenir l'amnistie pour les écrits rationalistes de M. Cousin. Mgr Pie avait mission d'un grand nombre de ses collègues pour éclairer le Saint-Siège sur ces différents points.

Ce fut une heure solennelle, dans la vie de Mgr Pie, que celle qui le mit en présence de Pie IX pour la première fois. Le Pape le reçut dans ses bras en disant ; " Vous vous nommez comme le Pape ; comment serait-il possible que vous ne fussiez point papiste ? "

Mgr Pie réussit à merveille dans sa triple mission. Il obtint d'abord qu'on ne forçât point l'évêque de Luçon à donner sa démission, et réussit à convaincre ce prélat par la douceur à l'offrir de plein gré, pour tirer le Saint-Siège d'un grand embarras. Il n'eut pas de peine à convaincre le Saint-Père que la demande du gouvernement français à propos des Facultés de théologie était un des pièges les plus dangereux que l'enfer ait jamais tendus à l'Église de France.

Le cours de *l'Histoire de la Philosophie* de M. Victor Cousin avait été mis à l'*Index* ; l'auteur venait d'en rééditer une partie sous le titre *Du Vrai, du Beau et du Bien*, et Mgr Sibour avait loué cet ouvrage publiquement. Rome comprenait le danger et semblait être sur le point de censurer le livre. Mgr Sibour conjura le Pape " de ne pas partager les sentiments d'hommes dont le zèle est outré." A cela M. l'abbé Maret ajoutait " qu'il lui paraissait

convenable d'user de grands ménagements à l'égard d'une âme travaillée par la grâce."

Cet intérêt charitable pour le salut des âmes, Mgr Pie l'avait autant et plus que personne. Mais le philosophe ne semblait avoir nulle envie de se faire chrétien; il voulait éviter d'être mis à l'Index: voilà tout; et il espérait gagner son point, grâce à ses puissants protecteurs. Le pape temporisa aussi longtemps que possible, dans l'espoir d'obtenir que l'auteur se soumit; il réduisit à leur plus simple expression les conditions qu'il imposa. Celui-ci finit par dire: "Plus j'accorde, plus on exige; mais je ne ferai point un pas de plus." Et il tint parole, comme on pouvait bien se l'imaginer de prime abord. Si tout le monde avait imité la fermeté de Mgr Pie, M. Cousin, selon toute probabilité se serait rendu; la fausse tendresse de ses protecteurs le perdit et rendit vaine à son égard la charité si patiente de Pie IX lui-même.

Mgr Sibour tomba sous les coups d'un prêtre assassin, le 13 janvier 1856; huit jours auparavant expirait à Chartres, plein d'âge et de mérites Mgr Montals, le fidèle guide de la jeunesse sacerdotale de Mgr Pie. Que d'émotions soudaines et fortes pour le cœur du pauvre évêque de Poitiers! Il dut faire l'éloge funèbre de Mgr Montals; il s'inspira de celle de saint Athanase par saint Grégoire de Nazianze. "Grand Dieu!" s'écriait-il, qui sommes-nous, pour continuer l'œuvre de nos devanciers et de nos pères? Nos faibles mains sauront-elles tenir ce glaive saint, trempé dans la force céleste avec lequel ils renversaient tous les adversaires du Seigneur? Laissez-nous l'espérer, ô intrépide Pontife: une vertu puissante émanera de votre cercueil. Oui, nous marcherons fidèlement sur vos traces...."

Cependant la malice des puissances conspirait avec le pervertissement des mœurs pour le renversement de l'ordre et de la paix, au préjudice de l'autorité de l'Église et de son chef. La note diplomatique remise au congrès de Paris par le comte de Cavour avait soulevé la question italienne. Les cabinets et les parlements de France, d'Angleterre et du Piémont discutaient le pouvoir temporel, du Pape. La presse endoctrinait l'opinion publique et lui faisait accroire que le gouvernement du Pape était impopulaire, odieux, impossible.

Sur ces entrefaites éclata l'attentat des bombes d'Orsini contre la vie de l'empereur, le 14 janvier 1858. A partir de ce moment on put s'apercevoir que le gouvernement en France n'était plus mora-

lement libre vis-à-vis de cet autre gouvernement clandestin qui donnait le mot d'ordre aux carbonari et qui armait leur bras. Les bombes d'Orsini retentissaient toujours aux oreilles de l'empereur, et troublaient ses conseils. Il n'eut plus qu'une pensée : obéir à son passé, à ses serments peut-être, en affranchissant la haute Italie de la domination de l'Autriche.

Espérait-il, en se mettant à la tête du mouvement, pouvoir le guider et le garder contre les grands excès, ou bien toutes ses protestations de respect pour les droits du Saint-Siège n'étaient-elles qu'un masque, et dirigeait-il tout le temps les spoliateurs sous main tandis qu'il les blâmait tout haut ? ce ne sera qu'au dernier jour du monde, sans doute, que cela se révélera.

Cependant l'heure était proche où le nouvel Hilaire allait avoir à résister à un nouveau Constance. Les desseins décidément révolutionnaires de la politique française avaient éclaté le 1^{er} janvier 1859 à la réception du corps diplomatique, dans la position prise par l'empereur Napoléon vis-à-vis de l'ambassadeur d'Autriche. Le surlendemain Garibaldi mettait son épée au service de Victor-Emmanuel.

Mgr Pie ne se faisait pas illusion sur le résultat final de la lutte qui allait s'engager. Effrayé du péril qui menaçait la papauté, il entreprit de le conjurer. Il demanda une audience à l'empereur ; elle lui fut accordée le 15 mars. Il dit à Napoléon des choses bien hardies. Ses dernières paroles furent : " Si le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ de régner : eh bien ! alors, le moment n'est pas venu pour les gouvernements de durer."

Quand l'Évêque revint à Poitiers, ce fut pour remonter en chaire. On était en carême, et aux frémissements de sa parole on pouvait sentir les appréhensions de son âme. Le Dimanche des Rameaux il commenta le psaume deuxième : *Quare fremuerunt gentes . . . Astiterunt reges terræ . . . Dirumpamus vincula . . .* " Pourquoi les nations ont-elles frémi ? . . . Pourquoi les princes s'arment-ils contre le Christ, leur bienfaiteur ? . . . Brisons, disent-ils, le joug de l'Église."

Le jeudi saint il reprit : "*Qui habitat in cælis irridebit eos . . .* Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux . . ."

Enfin le jour de Pâques, il achevait le chant du Roi vainqueur établi par Dieu sur Sion, la montagne sainte : *Ego autem constitutus sum Rex . . .* " Notre siècle ne veut pas de lui pour Roi. Et cependant il faut qu'il règne : *Oportet illum regnare !*"

(A suivre.)

B. E.

MES VACANCES.

(*Suite et fin.*)

(*Voir Nos. d'avril et de mai de la REVUE CANADIENNE.*)

SION, 8 août 1886.

Depuis quelques jours, il n'y a guère d'incidents à noter. M. Verviers semblait tout d'abord prendre un surcroît d'espérance et remporter quelques succès. Je n'ai pas été absolument sans inquiétude à ce sujet, car son genre d'impudence souvent a de l'effet auprès des jeunes filles. Enfin, après avoir tout savamment combiné, il a fait une déclaration dans les formes. A sa grande surprise, il a échoué. Il a pris sa défaite en philosophe et il est venu lui-même me l'annoncer. Il lui manque cette fierté qui me fait tant souffrir et son bonheur restera sans mélange.

—Mlle Berteauld et moi, m'a-t-il dit, nous n'avons pas les mêmes idées. C'est une artiste et je courrais risque de manger toute ma vie du potage brûlé.

Il m'assure qu'il a plusieurs cordes à son arc, bon nombre de jeunes filles ne demanderaient pas mieux que de l'épouser.

—Et des héritières, s'il vous plaît, mon cher, cent mille francs de rente!

Il montera un superbe établissement à Genève. Il aura naturellement un pied-à-terre à Paris où il compte me rencontrer. Enfin, il sera un enfant gâté de la fortune.

—Je crois deviner votre ambition, mon cher, m'a-t-il dit en me quittant, et je vous souhaite bon succès, mais prenez garde, à moins que vous n'ayez du goût pour le potage brûlé!

Il est parti ce matin pour Genève plein d'espérance et d'illusions. Assurément, il est de la classe des gens heureux!

J'ai rencontré Mlle Aline presque tous les jours. Nous avons fait ensemble quelques courses dans les montagnes, mais je ne lui trouve plus cet air de bonne camaraderie qui m'enchantait tant. Son scept-

ticisme, qui auparavant n'était qu'un jeu d'esprit, semble avoir atteint le cœur et avoir desséché, jusqu'à dans sa racine, ce besoin de croire que nous tenons de la nature. Ajoutez à cela, quelques accès d'humeur et d'impatience, dont je ne puis trop la blâmer, car elle paraissait inquiète et souffrante. Du reste, la violence même de ce scepticisme me rassure, ce n'est probablement qu'une crise aiguë déterminée par un état de lutte, où le naturel finira par triompher.

J'ai mis à profit les leçons de musique que j'ai prises autrefois. Aline possède un superbe Erard et hier soir elle m'a prié de lui jouer l'*adagio* de la sonate en *ut dièse mineur* de Beethoven, dite sonate *clair de lune*. Rien ne m'allait mieux, dans le moment, que ce poème d'un amour aussi profond que désespéré. La musique est une langue d'autant plus puissante et discrète qu'elle ne s'adresse qu'à l'âme. Je fis de mon mieux pour interpréter ce chef-d'œuvre du prince des musiciens et, pour cela, je me mis à la place du compositeur et je tâchai de m'associer à son inconsolable douleur. Ai-je réussi, je ne le sais. Toujours est-il que j'étais très ému quand je quittai le piano et Aline ne l'était pas moins, car, après avoir essayé de balbutier un remerciement, elle essuya vivement ses yeux et courut au piano où elle se mit à improviser. Laissant errer ses doigts sur le clavier, elle se livra absolument à son inspiration. Était-ce une réponse ? C'était la première fois qu'elle jouait devant moi et si je n'avais pas eu l'esprit préoccupé de tristes pensées, j'aurais admiré l'étrange puissance de son jeu et ses accents déchirants. Mais cette musique cadrait si bien avec mes idées, que je ne fis aucune attention à l'exécution. Je n'écoutais que le sentiment qui vibrait sur les cordes sonores de l'instrument. Il y avait de l'inquiétude, de la mélancolie ; il y avait surtout résistance et lutte. A la fin, elle joua, avec une expression indéfinissable, une suave mélodie de Mendelssohn et se tournant vers moi :

—C'est votre faute, monsieur, si je vous ai infligé tout cela. Vous m'avez mise en verve.

Je lui ai répondu que je bénissais ma faute et que je serais prêt à recommencer quand elle le voudrait. Nous nous sommes quittés ayant compris, ce me semble, beaucoup de choses qui ne se sont pas dites. Mon oncle est radieux, cela me fait prendre un nouveau courage. Il rit de ma lenteur.

SION, 9 août

Heureuse journée !.....

Ce qui me paraissait impossible, il y a un mois, va se réaliser et

cette promenade, que je regardais comme une innocente distraction, comptera désormais parmi les événements les plus importants de ma vie.

J'étais loin de prévoir, ce matin, l'heureux dénouement du projet que je caresse depuis quelques jours. Quand je me suis levé, j'étais assailli de doutes absurdes et de préventions déraisonnables. Il me semblait qu'Aline pouvait se moquer de moi, comme elle avait sans doute ri de ce pauvre M. Verviers et que quelque matin je partirais, moi aussi, sans pouvoir me consoler, comme lui, d'espérances et d'illusions. A ce compte, ne valait-il pas mieux conserver ma fierté ? ne valait-il pas mieux m'en aller le cœur vide, que le cœur meurtri ?

Cependant, j'aimais Aline plus que jamais et je ne pouvais me résigner à partir sans la voir. Je me suis donc cuirassé doublement et triplement de bonnes résolutions et j'ai pris la route de sa demeure. Je la vis dans son jardin. Elle portait la même robe qu'au jour de notre excursion dans les montagnes, lorsqu'elle m'avait conduit au bord de cette cascade qui ressemble tant à ma vie avec sa chute furibonde et ses intermittences de repos. Il me passa comme un nuage devant les yeux, mon cœur se serra péniblement, mais j'ai pu me vaincre et je suis entré dans le jardin.

Aline était tellement absorbée dans la lecture d'un volume, qu'elle ne me vit pas ou parut ne pas me voir. Je m'approchai silencieusement croyant la surprendre, mais elle releva vivement la tête et me salua gracieusement en me faisant une petite place sur le banc où elle était assise.

— Ah ! monsieur, me dit elle, vous arrivez au bon moment. J'étais sur le point de chercher querelle à l'auteur de ce livre. Je vous prends pour juge et je tiens énormément à ce que vous me donniez raison.

— Ma foi, mademoiselle, vous m'imposez une lourde responsabilité, mais je me sou mets s'il ne s'agit que de juger un pauvre auteur qui a eu le malheur de vous déplaire. Pourrais-je savoir le nom de cet imprudent ?

— Bien volontiers, monsieur, puisque vous avez le courage d'entrer en lice contre un tel adversaire. C'est un roman de Louis Veuillot, *Corbin et d'Aubecourt*. Vous l'avez lu probablement.

— Mais oui, lu et relu. Je vous avoue même que c'est un de mes livres de prédilection.

— Et que vous semble-t-il du roman, monsieur ?

—Mon Dieu, mademoiselle, au risque de paraître juger contre vous, je le trouve admirable. Cette bonne Stéphanie se montre ingénieuse à déconcerter tous les diplomates des temps anciens et modernes. Voyez comme elle finit par gagner son point ! C'est une véritable femme !

—Merci du compliment, reprit-elle en riant. Je trouve comme vous que ce petit livre est un chef-d'œuvre de style et de pensée. Aussi est-il bien compris que je ne cherche pas querelle à l'auteur pour ce qu'il a dit, mais bien pour ce qu'il n'a pas voulu dire. C'est l'avenir de cette bonne Stéphanie qui m'occupe, en ce moment. Franchement, monsieur, Stéphanie ne se donne-t-elle pas du mal pour rien, et sera-t-elle vraiment aussi heureuse qu'elle semble le croire, bien qu'elle ait réussi à apprivoiser Germain ? Je la vois, cette pauvre Stéphanie, deux ans après ce beau triomphe. Voici la mise en scène. Temps affreux, la pluie tombe par torrents. L'heure du dîner est passée de trente longues minutes et, conséquence naturelle, la cuisinière a laissé brûler le potage. La porte s'ouvre et se referme avec fracas. C'est monsieur Germain qui arrive d'une séance de l'Institut. Ses traits n'ont pas tout à fait l'immobilité du sphynx qu'il aime tant. Au contraire, ils dénotent chez-lui la plus vive irritation qui provient probablement de l'état de la température, car il était parti sans parapluie et il a dû essuyer l'averse. Stéphanie tremble, elle sait que ce sont les signes avant-coureurs de l'orage.—Eh bien ! madame, dit-il, mon dîner est-il prêt ?—Oui, mon ami, répond presque timidement cette pauvre Stéphanie, voilà une demi-heure qu'il est servi. L'on se met donc à table. L'arrivée du potage est le signal de la tempête. Germain accable sa pauvre femme de reproches, il fait tant de bruit que bébé se réveille. Stéphanie court auprès du berceau et elle passe une heure à chanter de ces touchantes mélodies qui font dormir même les enfants. Après tout cela, elle s'estime heureuse s'il lui reste encore quelque chose à manger quand monsieur son mari a pu assouvir sa faim. Ne trouvez-vous pas monsieur, que Veillot a oublié de nous raconter le dénouement ?

Pendant qu'Aline déroulait ce tableau terriblement chargé, je me demandais ce que j'allais lui répondre, car je ne voulais pas lui laisser le dernier mot. Je n'hésitai pas longtemps, cependant, car tout cet étalage de scepticisme avait le privilège de me mettre en verve.

—Mais, mademoiselle, lui dis-je, voilà bien un talent que je ne vous connaissais pas ! C'est toute une comédie que vous nous faites

voir là, une scène de mélodrame des mieux réussies. Rien n'y manque, pas même l'exagération.

—Ah ! par exemple, monsieur, allez-vous prétendre que j'exagère ? reprit-elle vivement.

—Je ne le prétends pas seulement, mademoiselle, je l'affirme. Raisonçons un peu, je vous en prie. Germain serait un monstre si votre tableau devait être pris au pied de la lettre. J'en ai une meilleure opinion, moi. Il aime Stéphanie, il est trop galant dans tous les cas pour l'accabler de reproches. Voici comment la scène a dû se passer, à mon avis. J'admets que Germain, avec la distraction dont les savants sont coutumiers, a oublié son parapluie et qu'il lui a fallu braver l'orage. Mais Stéphanie le rencontre à la porte, elle le débarrasse de son pardessus, de son chapeau. Elle le conduit dans la salle à manger, où elle a fait allumer un grand feu. Je veux bien aussi que le potage soit brûlé, mais Germain ne s'en plaint pas. Il embrasse sa femme pour l'en consoler et ils se mettent tous deux à table en parlant, lui de ses travaux et de ses espérances, elle des dernières finesses de Germain fils. Bref, le contretemps de la pluie et du potage brûlé ne font que donner du relief à cette scène charmante.

—Ah ! monsieur, je vois bien que vous êtes habitué à plaider avec un air de chaleur et de conviction de mauvaises causes.

—Je n'en souhaite pas de meilleure, mademoiselle.

—C'est donc que vous tenez absolument à vos illusions, monsieur. Convenez du moins que mon tableau que vous taxez de comédie, de mélodrame, d'exagération, ne dépeint que trop fidèlement l'intérieur de bien des familles. Combien de belles espérances, combien d'illusions dorées n'ont pas survécu à la lune de miel ?

—Voilà de la poésie, si je ne me trompe, mademoiselle. Mais je trouve que vous en parlez à votre aise du saint état que toutes les femmes désirent, vous mademoiselle, qui ne manquerez pas d'y arriver un beau jour en compagnie de quelque prince des mille et une nuits, car nul autre ne saurait vous tenir tête.

—Votre prince des mille et une nuits, monsieur, pourrait bien s'en retourner tout seul dans son château enchanté. Si vous le connaissez, dites-lui cela.

—Je ne le connais pas, mais je lui ferais volontiers votre commission. Donc, mademoiselle Aline, votre ambition, c'est de passer vos jours dans la solitude ?

—Plutôt que de rencontrer le malheur au sein de la société, oui monsieur.

Nous avons, jusqu'à ce moment, conduit cette discussion sur le ton du badinage, maintenant, comme malgré nous, nous commençons à nous animer et ce qui suivit acheva de me faire perdre ma cuirasse de bonnes ou pour mieux dire de mauvaises résolutions.

—Mais pourquoi ne voir partout qu'infortune, que désenchantement, mademoiselle ? lui dis-je. La vie est-elle réellement un piège et nos espérances sont-elles toujours des illusions amères ? Mais non, vous semblez douter de tout. Vous voulez voir trop clair dans le problème de la vie et du bonheur. Vous l'analysez au microscope et, pour vous donner raison, vous inventez au besoin des malheurs impossibles et des désastres fantastiques. Enfin, vous êtes sceptique au point de ne plus croire qu'à ce qu'il faut absolument croire. Une personne vous paraît malheureuse, parce qu'elle est enchaînée à son foyer, parcequ'elle fléchit parfois sous le poids du jour. Mais en vérité, il n'en est rien. Cette personne, à moins qu'elle ne cherche un idéal irréalisable, est heureuse et même très heureuse au milieu de ses préoccupations. Elle accomplit son devoir et, si vous y regardez de près, c'est là le secret de son bonheur. Vous avez vu de ces familles qui manquent de tout. La maladie et la faim s'abattent quelque fois sur leurs foyers délaissés, et pourtant que de résignation ! que de véritable bonheur ! que de sourires sous ces froides mesures ! Vous me direz que je m'anime, mademoiselle, mais franchement je n'aurais jamais cru trouver tant de scepticisme chez une personne aussi jeune et enthousiaste que vous.

—Hélas, monsieur, fit-elle, je suis peut-être plus à plaindre qu'à blâmer. Vous le dirais-je, depuis quelque temps, je me sens un trouble que je ne connaissais pas. Vivant presque seule à Sion, jouissant d'une liberté très grande sous la direction d'un père indulgent et d'une tante qui m'aime comme son enfant, j'étais aussi heureuse que l'oiseau dans les bois, que le poisson qui nage dans nos fleuves. Mon âme, comme les lacs perdus sur le sommet des montagnes, reflétait dans toute sa sereine beauté un ciel sans nuages. Et voilà que je suis devenu inquiète et songeuse et mes plaisirs d'autrefois ne peuvent plus me contenter maintenant. Je ne devrais peut-être pas vous faire cet aveu, mais vous comprendrez et j'espère que vous me pardonnerez mes accès d'humeur et ce que vous appelez mon scepticisme. Je ne suis pas sceptique, je vous prie de le croire, je ne suis qu'inquiète. Je redoute tout d'un avenir qui peut me rendre malheureuse, je le redoute d'autant plus que ma vie s'est écoulée jusqu'à

ce moment au sein de la paix et d'une parfaite mais inconsciente félicité.

Elle avait parlé avec une animation qui ne lui était pas habituelle. Elle, que j'avais connue si gaie, si enjouée, je la voyais triste et préoccupée, craignant de soulever ce voile de l'avenir qu'une main peut-être miséricordieuse a laissé tomber sur le chemin que nous parcourons ici-bas. Elle redoutait tout, parcequ'elle ne pouvait rien voir. Je la plaignis d'autant plus, que j'avais pensé et souffert comme elle et jamais je ne compris mieux jusqu'à quel point l'espérance est un baume divin.

—J'ai éprouvé, mademoiselle, lui ai-je dit, les mêmes doutes que vous, mais je n'étais pas heureux comme vous l'avez été. Je ne voyais que trop le vide de cette existence sans but, sans ambition, sans amour, que je me condamnais à traîner jusqu'à la fin. Et moi, je renais à l'espérance et vous, vous êtes torturée par l'inquiétude. J'ai enfin vu cette lumière qui peut éclairer toute ma vie. Si elle m'échappe, je suis à jamais plongé dans les ténèbres.

Nous fîmes longtemps sans nous parler. Aline avait une expression de trouble que je ne lui avais pas encore vue. D'une main distraite, elle achevait d'arracher les derniers pétales d'une rose qu'elle tenait entre ses doigts. Il me semblait qu'il me serait impossible de vivre sans elle, il fallait gagner son cœur et la rendre heureuse malgré elle.

—Avez-vous jamais aimé, mademoiselle Aline ? lui dis-je tout à coup.

Elle resta un instant interdite.

—Pourquoi cette question, monsieur ? me dit-elle enfin.

—Ah ! mademoiselle, parce que c'est là le secret de la vie, c'est qu'une personne qui n'aime pas, ne vit pas. A quoi se serait passée l'existence, si comme dit le poète :

“ . . . vous ne connaissez que pour l'entendre dire
 Au poète amoureux, qui chante et qui soupire,
 Ce suprême bonheur, qui fait nos jours dorés,
 De posséder un cœur, sans réserve et sans voiles,
 De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
 De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés ? ”

—Oh ! que c'est beau cela, monsieur, de qui sont ces vers ?
 D'un grand poète, mademoiselle, Victor Hugo. Mais l'amour qu'il

dépeint est infiniment au-dessous de l'amour idéal que Dieu lui-même a daigné bénir. Et maintenant, que répondez-vous à ma question ?

—Que puis-je y répondre, monsieur ? J'ai cru aimer autrefois les bois, les montagnes, tout ce qui faisait le charme de ma vie. Mais je comprends comme vous que cela ne peut remplir un cœur humain. L'amour que nous portons à nos parents même ne le peut. J'ai vu le monde plus peut-être que vous ne pensez. J'ai entendu le vil langage de la flatterie, de l'adulation, je n'ai pas entendu autre chose. Personne... a-t-elle ajouté après un moment d'hésitation, ne m'a parlé comme vous.

—C'est que peut-être personne, ah ! pardonnez cet aveu trop précipité, c'est que mademoiselle Aline, personne ne vous a aimé comme moi.

—Vous m'aimer, monsieur, c'est impossible ! Que suis-je à côté de vous ?

—Vous êtes désormais tout pour moi, le reste n'est rien. Vous êtes l'espérance que je ne connaissais plus et que j'ai retrouvée, le bonheur auquel je ne croyais pas et qui existe pourtant, puisque je vous parle et que vous m'écoutez. Si ce rêve ne peut se réaliser, si je dois recommencer encore ma vie solitaire, je serai comme ces personnes qui ne voient plus parce qu'elles ont voulu remplir leurs yeux d'une lumière trop pure, trop forte, trop ardente !

Elle ne répondait pas, elle baissait les yeux et semblait en proie à une émotion qui ne saurait se traduire dans les pauvres expressions de la langue humaine. Au bout d'un instant, je repris, comme répondant à sa secrète pensée.

—Et ne croyez pas que les souffrances rendent malheureux. Et si elles doivent venir, comptez-vous pour rien la présence d'une âme qui vit de votre vie, qui se réjouit quand vous éprouvez de la joie, qui s'attriste quand vous pleurez, qui vous soutient en tout, comme vous-même vous la soutenez et la consolez en tout. Du reste, mademoiselle, votre mère n'était-elle pas heureuse et pourtant, c'est vous qui me l'avez dit, combien n'a-t-elle pas souffert ?

—Oh ! oui, elle a souffert et pourtant, c'est bien vrai, elle était heureuse.

Aline avait prononcé ces mots lentement comme une personne qui réfléchit de vive voix. Elle se tut pendant quelques instants, puis, levant vers moi deux yeux remplis de larmes, elle me dit :

—Et vous, pouvez-vous... voulez-vous me rendre heureuse ?

—Ah oui ! Aline, m'écriai-je, je puis, je veux vous rendre heureuse. Vos peines seront mes peines; vos joies seront mes joies. Je serai tout à vous. Et vous, Aline ne serez-vous pas toute à moi ?

Elle hésita un peu, puis d'un mouvement brusque, elle me tendit les deux mains que je saisis convulsivement entre les miennes.

—Eh bien oui ! je serai toute à vous. Et puisque vous m'avez fait croire au bonheur malgré moi, je ne veux le tenir que de vous.

Je renonce à poursuivre ce récit. Il y a des ivresses qui ne peuvent se dépeindre, des épanchements qui échappent à toute description. Ah ! si cette félicité était trop belle pour cette terre ! S'il fallait perdre ce trésor que j'ai à peine entrevu ! Mais chassons ces noirs pressentiments, rejetons bien loin cette goutte d'amertume qui se trouve toujours au fond de la coupe du bonheur.

Je suis heureux, je veux l'être à jamais !

SION, 10 août

Hier je n'ai pu écrire autre chose que le récit de mon entrevue avec Aline. Les grands bonheurs sont exclusifs, ils n'admettent point de mélange, pas même quand il s'agit de nos amis, de nos parents. Il m'a donc été impossible de parler de la joie de mon oncle, joie qui semble l'avoir rajeuni de vingt ans. En apprenant cette heureuse nouvelle, le vénérable vieillard m'a sauté au cou, il riait, il pleurait, il m'appelait son fils, il bâtissait mille châteaux en Espagne, il me demandait des détails, pour m'interrompre immédiatement par de nouvelles questions. Je ne prétends pas lui avoir répondu d'une manière bien intelligible.

Mon oncle m'a avoué qu'il m'avait proposé cette promenade afin de me faire rencontrer avec Aline. Il avait compris que nos deux âmes ne pouvaient manquer de se comprendre. Il a ajouté, détail qui m'attendrit vivement, que ce mariage était ardemment désiré par mon pauvre père et que lui et M. Berteauld avaient souvent projeté d'unir leurs deux familles comme leurs cœurs l'étaient déjà par la plus étroite et la plus inviolable amitié. C'est une consécration sacrée pour moi du plus beau rêve de ma vie.

Une heure plus tard, mon oncle avait revêtu une toilette de circonstance et il partait pour faire les arrangements indispensables avec M. Berteauld.—Vous autres jeunes gens, m'a-t-il dit, vous avez renversé la règle, vous vous êtes consultés, avant de parler aux parents. Mais tout est bien qui finit bien !

Je dirai comme mon oncle : Tout est bien qui finit bien !

FRÉDÉRIC LEVERRIER.

L'OR ET LA POESIE

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

BOILEAU.

L'or est aujourd'hui le dieu du jour. On lui rend un culte public sans honte, sans scrupule. On ne recule devant aucune transaction malhonnête, devant aucun compromis immoral pour s'attirer les bonnes grâces de cette idole grossière, née des cendres du veau d'or des Hébreux.

L'or est recherché dans le mariage, dans les professions, dans la politique, enfin en tout et partout. Les grands esprits du siècle sont ceux qui avec de gros sous savent faire de blancs écus. Fussiez-vous un génie si, comme le Juif errant, vous n'avez que cinq sous dans votre bourse vous courez le risque d'être classé parmi les naïfs et les toqués. Voilà pourquoi l'on regarde souvent les poètes avec commisération, parfois même avec dédain et l'on se plaît à les confondre avec les alchimistes du moyen âge ou les chercheurs du *mouvement perpétuel*. Songez-y donc, perdre son temps à aligner des rimes, à travailler pour la gloire, sans avoir de gros capitaux en perspective, quelle sottise! Aussi répète-t-on sur tous les tons que l'or et la poésie sont aux antipodes! Cela est peut-être vrai au Canada, mais en France, en Angleterre, aux États-Unis, n'avons-nous pas vu des poètes s'enrichir?

Victor Hugo mourut millionnaire, Jasmin amassa plus d'un million dans ses courses à travers le midi de la France, le poète anglais, Tennyson, payé pendant de longues années au taux de 10 livres sterling le vers, retira de son "*Sea Dream*," poème de 313 vers: \$15,600 et \$50,000 de "*Enoch Arden*." Parmi les poètes américains, Whittier, le plus pauvre, valait \$30,000, Longfellow possédait \$200,000, Holmes \$100,000, enfin Bryant gagnait avec ses articles et ses poèmes \$500,000 (1).

(1) *Glanures* par M. l'abbé V. Charland dans *Nouvelles Soirées Canadiennes*, vol. IV, page 103.

Des États-Unis au Canada il n'y a qu'un pas, cependant, aucun poète canadien n'a encore fait fortune. Crémazie est mort pauvre au Havre et ses imitateurs n'ont guère mieux réussi.

Le Canada n'a pas encore enrichi ses poètes, qui sait s'il ne les enrichira pas plus tard. Toutes les célébrités littéraires du siècle de Louis XIV étaient loin de briller sous le rapport des richesses et cependant toutes les gloires contemporaines françaises sont gâtées par les caresses de dame Fortune, tellement que certains lettrés y voient la ruine de la littérature française et voudraient rappeler le temps où les auteurs travaillaient pour la gloire et non pour les écus. On était beaucoup plus indépendant alors, paraît-il ; les littérateurs avaient conscience de leur dignité et ne se faisaient pas les tristes esclaves de l'amour du gain, les peintres des turpitudes et des hontes, comme tous les romanciers évoqués récemment par M. J. Desrosiers et dont il a si bien su flétrir les œuvres malsaines et impudiques (1).

M. Laurentie (2) dans un aperçu de la littérature française caractérise ainsi l'époque qui a succédé à la Restauration :

“ La littérature contemporaine, à de rares exceptions, a porté à son front un signe de honte : elle était vendue. L'écrivain, le poète, l'artiste, croyait-il à la gloire ? Nullement ; il croyait à l'argent. On n'a plus fait de livres ; on n'a plus appliqué sa vie à des œuvres laborieuses. On a jeté sa pensée à tout hasard sur des feuilles éparses et on l'a fait colporter le matin par les carrefours. Où est le savant, où est le poète, où est le philosophe, où est l'historien, où est le moraliste, où est le romancier même. Cherchez ! il est là dans un feuilleton. Hier sa pensée volait rapide, futile, incorrecte, imprévoyante ; aujourd'hui elle n'est plus. Le feuilleton suit le feuilleton. Ces œuvres d'un instant se précipitent. Mais aussi les noms des écrivains reviennent souvent, c'est là toute la gloire.”

Voilà pour 1830.

En 1887, l'amour de l'or, des richesses chez le littérateur français, n'a guère décréu. En novembre dernier, M. Jean Berge écrivait : (3)

“ A l'heure qu'il est, l'intérêt commercial a éclipsé tout autre intérêt. On tient ouvertement boutique ; les articles diffèrent, voilà tout ! L'un vend du théâtre à l'acte, l'autre du roman à la page, un troisième de la toile peinte au mètre ; tout se mesure et le temps employé “à l'affaire” fait beaucoup aujourd'hui... Il n'y a

(1) *Revue Canadienne* de 1888, page 40, 88, 166 et 232.

(2) *Étude des Lettres*. Introduction.

(3) *Revue Littéraire et Artistique*.

" plus qu'un but, tirer de l'argent de tout et le plus possible... On
 " ne demande pas d'un tableau ou d'un livre s'ils sont des œuvres,
 " mais s'ils sont de vente et la préoccupation première pour nous
 " doit être non pas de bien faire, mais de faire ce qui se vend... De
 " là les célébrités vite échafaudées, aux grondements du tam-tam,
 " ces poètes arrivés en quelques mois au pinacle et faisant étalage
 " de rimes sonores, autour de théories malsaines et abracadabrantes :
 " gens doués d'un vertuosisme chatoyant, mais n'ayant aucune sincé-
 " rité ni aucune envolée et dont les emportements les plus farouches
 " sentent le prémédité et le voulu, ni plus ni moins que l'essor de
 " l'oiseau mécanique lancé dans l'espace après avoir été soigneuse-
 " ment monté à fond par la clef de l'inventeur... Il m'a semblé
 " qu'à notre époque de camaraderie et de courte échelle scandaleuses,
 " au milieu des admirations banales ou vendues, une voix pouvait
 " carrément se faire entendre et qu'indignés comme jadis Jésus, au
 " spectacle de la synagogue, souillée par le trafic des marchands,
 " nous avons tous le droit de crier à la face de ces nouveaux juifs :
 " L'Art avait jadis un temple et vous en avez fait un bazar ! "

D'ailleurs, s'il fallait que nos actions ne soient méritoires que
 lorsqu'elles sont susceptibles de rapporter des boisseaux du vil métal,
 que deviendrait l'héroïsme, l'abnégation, toutes les sublimes vertus
 qu'on admire et qu'on exalte à juste titre et qui n'ont le plus sou-
 vent d'autre récompense que l'oubli ? Des futilités dont les sots seuls
 pourraient s'enorgueillir. Il faudrait qualifier de ridicule la noble
 mission de nos missionnaires qui allaient évangéliser au péril de leur
 vie les farouches Iroquois et qui ont si souvent fécondé de leur sang
 le sol canadien ; de nos religieux et religieuses vivant au jour le
 jour et attendant de la Providence le pain du lendemain ; de nos
 hardis pionniers qui, la hache sur l'épaule, s'aventuraient dans des
 forêts vierges pour y frayer un chemin à la civilisation.

Toutes ces gloires de notre nationalité ont-elles remué des mil-
 lions ? Si vous avez consulté l'histoire vous avez dû vous convaincre
 du contraire et apprendre que leur mission n'en a pas moins été
 sublime. Pourquoi faire un crime alors à nos poètes de ce qu'ils
 n'ont point de somptueuses résidences, point de fringants coursiers
 ni de vastes domaines. Ne sont-ils pas les pionniers de la littérature ;
 ne lui ont-ils pas frayé un sentier au travers des barbarismes et des
 trivialités de la langue ? Ne leur devons-nous pas le langage harmo-
 nieux qui nous distingue, cette remarquable langue française que
 tous les grands esprits russes, allemands anglais, et américains, se

piquent de connaître ? Puisque vous voulez tant les mépriser rejetez donc bien loin de vous leur œuvre et faites vite vos délices de l'esquimau ou du patagon, au moins on ne vous accusera pas d'ingratitude.

En face de cette rage de l'or, de cette soif des richesses qui afflige aujourd'hui la France littéraire, qui réprime l'essor de ses brillantes conceptions et ruine ses meilleurs talents en gagnant insensiblement ses parties demeurées saines, il semble qu'au lieu de reprocher à nos poètes leur pauvreté et leur dénûment nous devrions plutôt les remercier de ce que, grâce à eux, le sol canadien est jusqu'ici demeuré froid à toute tentative de mercantilisme littéraire, de ce que le Canada est encore au temps où l'on travaille pour la "*Gloire!*" et où selon l'expression d'un écrivain français, "cette blanche déesse toujours inviolée a encore des autels et des dévots, où les poètes faisant l'art pour l'art drapent fièrement la muse sous les haillons de la pauvreté et traversent le monde comme des étrangers ignorant de ses rigueurs matérielles !"

CHS-M. DUCHARME.

LE NORD-OUEST D'AUTREFOIS

(Suite.)

LES COLONS DE LORD SELKIRK ET LE GOUVERNEUR McDONNELL

Les amères illusions que les colons avaient pu nourrir sur l'état du pays et l'avenir qui les y attendait, ne tardèrent pas à disparaître dès leur arrivée à la Rivière Rouge.

Quelques-uns songèrent sérieusement à poursuivre, en dépit de tout, le dessein qui les avait décidés à émigrer dans ces territoires nouveaux. Ils se groupèrent près du fort Douglas et se construisirent de chétives cabanes, couvertes en paille, à la façon du pays.

Le plus grand nombre se dirigea vers Pembina où se trouvaient le fort Daer et quelques huttes, dans lesquelles les chasseurs avaient l'habitude d'hiverner. Ce fort les rapprochait des troupeaux de buffalo, et leur rendaient les moyens de subsistance plus faciles.

L'été se passa sans trop de souffrance, mais l'hiver les éprouva cruellement.

N'est pas chasseur qui veut, et ce n'est pas le premier venu qui réussit à atteindre et terrasser ce fier gibier des prairies, le buffalo.

Il fallait pour cela être bon cavalier, posséder une monture rapide et savoir charger et viser juste, au moment même où la course était la plus rapide. Il eût été ridicule pour ces colons d'y songer, pour la première année.

Aux approches de l'hiver, ils s'adressèrent aux deux compagnies de traite, pour en obtenir des secours ; ce qui leur fut généreusement accordé.

Quelques-uns néanmoins, se voyant trop à la gêne, résolurent de se rendre à travers la prairie au camp d'un parti de chasseurs. C'était une témérité inexplicable.

Ils partirent, n'emportant avec eux que quelques sacs de pemmican, du poisson pour quelques jours et des robes pour se couvrir la nuit ; le tout traîné par des chiens. Il faut avoir voyagé avec des chiens, pour apprendre à détester bien cordialement et pour toujours toute la gent canine. En effet, rien de plus capricieux et d'aus

rétif au fouet que le chien coursier. Pour le plus futile prétexte, le chef de file se met gravement sur son séant, bien décidé à prendre un repos qu'il croit avoir mérité. Inutile de faire appel à ses sentiments. Ni caresses, ni menaces, ni la rigueur, ni les bons procédés ne peuvent l'ébranler dans sa décision. Le chien mal dompté surtout est un véritable tourment pour le voyageur. Les sauvages ne croient pas pouvoir adresser à un ennemi un terme plus méprisant que celui de "mauvais chien."

Camper en plein air, n'ayant pour couche que le sol glacé, pour abri, la voûte étoilée et pour calorifère quelques robes de buffalo, ne constitue pas précisément le comble du confort. Il ne fait pas bon être novice en pareille aventure. Ces pauvres colons sans expérience errèrent pendant plusieurs semaines, ne sachant quelle direction prendre et ne durent leur salut qu'à la rencontre fortuite de traiteurs qui les amenèrent au camp plus morts que vifs. Plusieurs succombèrent aux maladies contractées dans ces pénibles voyages.

La nouvelle de ces misères affligea Lord Selkirk, sans toutefois l'ébranler dans son dessein. Afin de mieux s'attacher l'appui de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il fit nommer son agent Miles McDonnell, gouverneur de cette compagnie.

A peine McDonnell se vit-il investi de cette double autorité, qu'il se disposa à la faire sentir. Il se crut en possession de pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires. Bien décidé à détruire la Compagnie du Nord-Ouest et à gouverner le pays à sa guise, il exagéra à dessein les pouvoirs que lui conférait sa charge. L'un de ses premiers actes fut de lancer une proclamation interdisant aux sauvages la chasse et la pêche dans les domaines du noble seigneur, ainsi que la vente des provisions et fourrures. Les sauvages, bien entendu, ne tinrent aucun compte de cette défense; d'ailleurs ce n'était pas eux directement que visait cette proclamation. La Compagnie du Nord-Ouest s'émut des prétentions et de l'attitude agressive du gouverneur. En effet, ce n'était que le prélude des dissensions malheureuses qui allaient éclater au sein de la colonie naissante.

En 1813, Selkirk expédia un autre détachement de colons. Les fièvres typhoïdes les décimèrent avant leur arrivée à York. Les survivants furent cruellement éprouvés par le froid et la faim, pendant l'hiver qu'ils passèrent sur les rivages inhospitaliers de la Baie d'Hudson. On raconte qu'un vieillard, se trouvant sans abri, se réfugia dans les ruines du fort Prince de Galles, détruit par La Pérouse en 1782. Il trouva parmi les décombres des perches, des

mâtures et des voiles de navire, avec lesquelles il réussit à se façonner une loge. Au printemps lorsqu'il sortit de ce gîte, pâle et décharné, on y découvrit le cadavre d'un de ses enfants que les privations avaient fait mourir.

A leur arrivée à la Rivière Rouge, ils furent mieux accueillis que leurs prédécesseurs. Le gouverneur leur distribua à chacun cent acres de terre, deux chevaux, une carabine et des munitions. Ces derniers présents les surprirent. Ils insistèrent pour les échanger contre des charrues et déclarèrent qu'ils n'étaient pas venus fonder une colonie militaire, ni s'enrôler pour soutenir les droits d'une compagnie de traite.

McDonnell leur signifia que pour être en sûreté dans le pays, il fallait être prêt à soutenir ses droits, même par la force.

" Dans ce territoire, leur dit-il, le plus fort a souvent raison et dicte ses lois au plus faible. Je vous invite en conséquence à ne négliger aucun moyen de faire respecter vos droits."

Pour donner plus de raison à ses paroles, des canons avaient été transportés dans la colonie. Pendant que se passaient ces événements, les employés des deux compagnies cherchaient à se créer des alliances parmi les Métis et les tribus sauvages et se préparaient à ce qui paraissait inévitable.

Le gouverneur McDonnell, inspiré par Selkirk, son maître, se sentant le plus fort et voyant que la Compagnie du Nord-Ouest se fortifiait tous les ans dans le pays, résolut de précipiter le dénouement. La guerre qui venait d'éclater avec les États-Unis lui en fournit l'occasion.

Sous le prétexte de se préparer contre l'éventualité d'une invasion étrangère, et de conserver toutes les ressources dont pouvait disposer le pays, il donna ordre d'intercepter les canots des traiteurs de la Compagnie du Nord-Ouest, en route pour les postes de l'intérieur. En effet, à peine les canots apparurent-ils devant le fort de la Baie d'Hudson, que sans aucun avis au préalable, ils furent saisis ainsi que les provisions qu'ils contenaient. Le gouverneur avait décrété, dans un lit de justice, cet acte de piraterie, qu'il cherchait à cacher sous la fallacieuse excuse de "*salus patriæ, suprema lex.*"

Ainsi donc, d'un seul coup d'état il prenait les rênes du gouvernement, se chargeait de défendre le pays contre des dangers plus ou moins problématiques et s'arrogeait le droit de mettre à contribution la compagnie rivale.

Les motifs de cet acte arbitraire et injustifiable n'étaient que trop

évidents. Il se proposait, à force d'audace, d'effrayer la Compagnie, du Nord-Ouest, d'en imposer à la population et surtout de ruiner le commerce de la compagnie rivale, en lui enlevant les marchandises et les provisions dont elle avait besoin pour alimenter ses postes et faire la traite.

Afin de pallier l'odieux d'une telle conduite, et de lui donner au moins une apparence de légitimité, il lança une proclamation dans laquelle, après avoir énuméré les droits acquis par Lord Selkirk, il continue ainsi : " Attendu que les devoirs qui me sont assignés
 " exigent que je pourvoie aux moyens de subsistance des familles
 " fixées dans la colonie de la Rivière Rouge, et de celles qui hiver-
 " nent au port de York et de Churchill, en destination pour ce pays,
 " et attendu que toutes les provisions du pays, consistant en viande
 " de buffalo et d'autres animaux sauvages, sont à peine suffisantes
 " pour ces besoins.

" Il est défendu à tout individu faisant la traite, dans les limites
 " de la colonie, soit au compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson
 " ou de celle du Nord-Ouest ou de toute autre compagnie, ou personne
 " quelconque de transporter en dehors du dit territoire aucune pro-
 " vision, chair, viande sèche, grain ou légume, soit par eau, soit par
 " terre, pendant l'espace de douze mois à partir de la présente date.
 " Est néanmoins excepté de la présente défense tout traiteur qui se
 " trouve présentement dans la colonie et qui aura obtenu un permis
 " de ma main, d'emporter les effets nécessaires pour se rendre à sa
 " destination.

" Toutes les provisions sont destinées à l'usage de la colonie et
 " seront payées au prix courant, en billets de banque d'Angleterre.
 " Prenez avis que quiconque sera pris en contravention au présent
 " ordre sera arrêté et poursuivi suivant la loi et que les effets,
 " bateaux, chevaux, voitures etc., servant à tel transport, seront
 " également saisis et confisqués."

Donné sous mon seing au fort Daer ce 8 janvier 1814

MILES McDONNELL, Gouverneur,

JOHN SPENCER, Secrétaire.

Ce prononciamiento visait les traiteurs canadiens. Le Gouverneur espérait, par ce moyen, établir le règne de Selkirk d'une manière durable. Ajoutons à cela, qu'il venait d'être nommé juge de paix pour les territoires indiens. Grâce à ces titres il put en

imposer à la population indigène qui le crut autorisé par Sa Majesté à gouverner le pays.

McDonnell n'était pas homme à se contenter de paroles. Il se mit à la tête d'un parti armé et partit en excursions militaires. Plusieurs forts de la compagnie du Nord-Ouest furent détruits, entre autres celui de la rivière Souris où avaient été amassées de grandes quantités de provisions destinées aux autres postes.

L'armement dont il disposait était formidable, si l'on considère le chiffre de la population et l'isolement du pays. Il put donc, à son aise, harceler la compagnie rivale, terroriser ceux qui lui portaient ombrage et dicter partout ses volontés.

La lettre qui suit, écrite par Lord Selkirk et tombée entre les mains d'un des associés de la Compagnie du Nord-Ouest fera voir, qu'il ne méditait rien moins que le monopole absolu de la traite du Nord-Ouest et que le Gouverneur McDonnell n'était que sa créature obéissante.

“ Avertissez les Canadiens (les associés de la Compagnie du Nord-Ouest,) de manière à ce qu'ils ne puissent prétexter ignorance, que le pays appartient à la Compagnie de la Baie d'Hudson et qu'ils doivent partir. Après cet avis, ne leur permettez plus de couper du bois pour se bâtir et se chauffer. Ce qu'ils couperont, devra être saisi, à force ouverte et les bâtisses détruites. Ne les laissez pas pêcher non plus et que leurs rets soient confisqués. Nos droits comme propriétaires sont indiscutables et vous ne devez éprouver aucun scrupule à user de toute la violence nécessaire pour les faire respecter.”

Des instructions du même genre furent envoyées aux divers postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ainsi donc, McDonnell devait voir à ce que pas un poil, pas un poisson, ni le moindre fagot ne fût pris par la Compagnie du Nord-Ouest. Cette défense équivalait à une déclaration de guerre, ou pour se servir de l'expression d'un vieux chef sauvage, c'était mettre le feu à la prairie, et exposer le pays à des soulèvements de la part des tribus alliées à la Compagnie du Nord-Ouest.

Le Gouverneur comprit-il toute la témérité de ses actes et les conséquences désastreuses qu'elle pouvait entraîner ?

Son zèle aveugle pour la cause de Selkirk ne lui permit point probablement de les prévoir. Il eût fallu à la tête de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à une époque aussi difficile, un homme modéré, conciliant et de bons conseils.

McDonnell n'avait aucune de ces qualités. Infatué de son autorité, ancien troupier, pour qui toute instruction devenait un ordre absolu, il ne comprit point sa position. Au lieu de conseiller Selkirk, qui n'était point sur les lieux, il s'appliqua à se laisser guider par lui, comme si la charge de Gouverneur qu'il exerçait ne lui laissait aucune discrétion. Il se conduisit en chef de faction, lorsqu'il eût fallu user de ménagements envers tout le monde, et gagner la confiance générale par une administration prudente.

Il était né pour obéir et non pour commander.

L. A. PRUD'HOMME.

REVIVRE.

Le temps qui fuit sans cesse
Emporte avec nos jours
Ce qui fut la jeunesse,
Ce qui fut les amours.

Comme la trombe passe
En balayant le sol,
Le temps brûlant l'espace
Nous saisit dans son vol.

Et mesurant sur terre
Nos rapides instants,
Dans l'infini mystère
Nous lance palpitants.

Tout disparaît, tout tombe
Dans le gouffre béant ;
Mais l'homme dans la tombe
Nargue encor le néant.

Sur la scène du monde
Trop éphémère acteur,
Il laisse, œuvre féconde,
Son esprit créateur.

La pensée immortelle,
Éternité en son cerveau,
Jette son étincelle
Par delà le tombeau.

Mais l'homme, plus modeste,
Dans l'enfant seul revit,
De lui c'est ce qui reste,
C'est ce qui survit.

Voyez ! La fleur nouvelle
Rajeunit l'arbrisseau :
L'homme se renouvelle
Dans un frêle berceau !

Dans cet autre lui-même
Il retrouve ses traits,
Et peut, bonheur suprême,
Sans pleurs et sans regrets

Dire : " Ma vie achève,
Si l'arbre doit mourir,
Son rameau plein de sève
S'élançe pour fleurir."

Contemplant cette aurore,
Satisfait il s'éteint ;
Son couchant voit éclore
L'aube d'un beau matin.

Car, espoir qui fait vivre,
L'homme le plus borné.
Au bonheur de survivre
S'est toujours obstiné.

Je goûte cette joie
D'avoir à mon côté
Ce fruit, que Dieu m'envoie
Pour bénir mon été.

Tout ému, je m'incline
Sur ce berceau d'enfant,
Et sa grâce enfantine
Du néant me défend.

En lui je me retrouve,
Par lui je rajeunis,
Et dans mon cœur j'éprouve
Des charmes infinis.

Cher petit, ta faiblesse
Fait ma force aujourd'hui
Et j'attends la vieillesse
Sans crainte et sans ennui.

Ton astre va paraître
Sur mes jours au déclin.
Puisses-tu ne pas être
Avant l'heure orphelin.

Mais je suis jeune encore :
Je te verrai grandi.
Je veux que ton aurore
S'allume à mon midi.

Que ton midi flamboie
Sur mon pâle couchant
Pour éclairer la voie
Sous mon pied trébuchant.

Et si jamais nommée,
Ma muse a trop vieilli,
De l'humble renommée
Retarde un peu l'oubli !

ADOLPHE POISSON.

LES URSULINES DE QUÉBEC.⁽¹⁾

En rendant compte dans notre numéro de mai dernier d'une *Histoire de Mgr de Saint-Vallier et de l'Hôpital Général de Québec* nous avons exprimé le désir de voir toutes nos communautés religieuses communiquer discrètement au public les trésors de leurs archives.

Nous avons oublié de dire que plusieurs des anciennes communautés l'on déjà fait ; en effet, pour ne point parler d'autres, depuis 1866 nous possédons une *Histoire des Ursulines de Québec*, et depuis dix ans déjà nous avons une seconde édition des deux premiers volumes de cet excellent ouvrage. Tout nous porte à espérer que les bonnes religieuses attendent le 250^e anniversaire de leur arrivée au Canada, 1889, pour rééditer également les deux autres volumes et en ajouter peut-être un cinquième. Cependant nous ne demandons pas qu'elles nous donnent des détails indiscrets sur le dernier quart de siècle, car nous sommes d'avis au contraire que l'histoire contemporaine ne doit s'écrire que lorsqu'elle a cessé d'être contemporaine.

L'ouvrage en question est depuis vingt ans entre les mains de notre jeunesse pieuse pour laquelle principalement il a été écrit, mais il a fait pour le moins tout autant le charme des membres du clergé et de tous ceux qui ont pris intérêt à l'histoire de notre pays. Ces derniers y ont trouvé une mine des plus riches et ils ne se sont pas fait le moindre scrupule de l'exploiter de leur mieux, sans néanmoins l'épuiser. Mais le public en général, toutes nos familles canadiennes de vieille date y trouvent des sujets spéciaux d'intérêt. Aussi M. le Chevalier J. C. Taché disait-il dès le 25 août 1866 : " Cet ouvrage n'est pas seulement l'Histoire de la Communauté des Ursulines de Québec... c'est encore l'histoire de la famille canadienne ; nos aïeules, nos grand'mères, nos mères, nos sœurs, nos cousines sont inscrites dans ce touchant tableau.

Écoutez cependant une voix bien plus autorisée encore faire

(1) *Les Ursulines de Québec* depuis leur établissement jusqu'à nos jours. Québec, 1878, 2^e édition, 4 vols in-8.

l'éloge de l'Histoire des Ursulines de Québec. Mgr Baillargeon, Archevêque de Québec, dans une allocution à la fin d'une visite pastorale faite au Monastère, disait aux Religieuses (il y a de cela plus de vingt ans) : " J'ai à féliciter la communauté d'une autre bonne œuvre qui a été accomplie depuis ma dernière visite, et j'éprouve un vrai bonheur à lui offrir aujourd'hui cette félicitation. Cette bonne œuvre, c'est la publication de l'*Histoire des Ursulines de Québec*. J'ai lu cette Histoire avec le plus vif intérêt, et avec autant d'édification que de plaisir. Croyez-moi, vous avez été bien inspirées en entreprenant ce travail et en le donnant au public. C'est un livre excellent qui sera compris, goûté et lu avec délices partout, qui répandra la bonne odeur des vertus religieuses dans nos familles chrétiennes ; qui contribuera beaucoup à l'honneur de la religion, et à la gloire de Dieu parmi nous Je désire beaucoup que ce livre se répande, et soit lu dans toute cette province Je vous engage, de votre côté, à le faire lire par vos élèves, et n'oubliez pas d'en faire un des premiers prix que vous distribuerez. C'est donner une belle récompense, c'est déjà faire un grand bien à une élève que de lui donner un livre comme celui-là."

Quelque temps plus tard, dans un discours d'une séance publique à St-Hyacinthe, Mgr S. Raymond, V. G. Supérieur du Collège de cette ville, s'exprimait ainsi : " Il a paru dans ces dernières années un ouvrage qui mériterait à bien des titres d'être plus répandu qu'il ne l'est parmi nous ; je veux parler de l'*Histoire des Ursulines de Québec*. Là on voit comment s'est établie et s'est conservée une de ces institutions religieuses qui ont rendu et rendent encore de si éminents services au pays, et qui excitent l'admiration des étrangers qui nous visitent. Là on s'édifie au récit des actes héroïques, des traits de la plus haute vertu de nombre de Religieuses de cette Communauté, et notamment de celle qui en a été la première supérieure, la vénérable Marie de l'Incarnation, que Bossuet a appelée la Thérèse de la Nouvelle-France, et dont la vie a été racontée avec plus de détails par un jeune membre du Clergé, qui fait espérer beaucoup pour l'honneur des lettres canadiennes. (1)

"La lecture de l'*Histoire des Ursulines* attache constamment le lecteur, on y trouve des détails pleins d'intérêt sur les événements

(1) Outre cette vie de la Servante de Dieu par M. l'abbé Casgrain, publiée à Québec en 1864, il y a celle publiée en 1873 par M. l'abbé Richandau, aumônier des Ursulines de Blois, sans parler de l'ancienne publiée par Charlevoix en 1724 et réimprimée à Clermont-Ferrand en 1860.

des premiers temps de la colonie ; nombre de familles de notre pays y voient figurer avec honneur le nom qu'elles portent. Partout la narration est piquante, et pleine de grâce et d'élégance ; elle offre çà et là des pages brillantes d'un style d'une éclatante beauté...."

Nous souscrivons de grand cœur à ce bel éloge d'un ouvrage qui a tant de mérite. Mais comme nous croyons qu'il est du devoir du critique de signaler aussi les taches, afin que dans une édition subséquente on puisse les faire disparaître, nous allons dire honnêtement ce que nous croyons moins digne d'éloge ou, si l'on aime mieux, moins parfait dans le livre.

Le premier volume est de beaucoup le meilleur des quatre ; cela devait être, puisque l'auteur a eu à sa disposition des ressources exceptionnelles dans la vie et les œuvres de la *Vénérable Mère Marie de l'Incarnation* (1) et dans les Relations des Jésuites. Deux paragraphes cependant de ce volume ne nous ont pas édifié. Le premier (page 98) fait allusion à quelque chose de regrettable dit par M. l'abbé, Faillon (2). L'auteur aurait dû citer, du moins en note, les paroles mêmes de M. Faillon ; une accusation vague est toujours une chose fâcheuse. Le lecteur en ce cas est tenté de croire à une exagération ou à supposer au contraire que le cas est pire qu'il n'est en réalité.

Le second paragraphe (page 137) médit de l'éditeur des Relations : " Nos mères, en effet, écrivaient tous les ans des mémoires dont on retrouve encore les restes précieux dans quelques-unes des Relations. Mais lorsque M. Cramoisy, librairie de Paris et imprimeur, recevait ces écrits des RR. PP. Jésuites, il en retranchait souvent les plus belles pages."

L'auteur est-elle bien sûre que M. Cramoisy ait été le coupable,

(1) La Mère Marie Guyart de l'Incarnation fut déclarée Vénérable le 20 septembre 1877 ; elle est la première *Vénérable* de l'Amérique du Nord en deça du Rio-Grande. Ses *Lettres Spirituelles et Historiques* ont été réimprimées à Tournai en 1876.

(2) " Au milieu des longs et pénibles travaux qu'a demandés de nous l'Histoire si consciencieuse que nous publions de notre Monastère, nous avouons qu'une consolation nous a sans cesse accompagnée : c'était de reconnaître, après chaque recherche laborieuse, combien sont fidèles les traditions conservées parmi les anciennes religieuses de notre Communauté. Cela nous expliquait la légitime et douloureuse impression produite par la lecture d'un ouvrage publié en 1853 par M. l'Abbé Faillon. Il est regrettable que l'Auteur ait pu croire qu'une Institution fondée par une Mère de l'Incarnation, et qui comptait plus de deux siècles d'existence, ait été pendant ses quarante premières années à ne rien faire pour le pays ; ou qu'il ne se soit pas douté que cette Institution eût des documents qui pouvaient l'éclairer à ce sujet."

si coupable il y avait ? Il nous semble que quelque autre censeur que le libraire a dû faire usage de ciseaux dans ce cas et probablement qu'il n'avait pas tort. Ce qui semblait plein d'intérêt à ces bonnes Mères, aurait bien pu ne point paraître tel au public français.

Cela ne diminue en rien le mérite des bonnes religieuses ; ce mérite a été exprimé mille fois dans les termes les plus élogieux. Voici ce qu'écrivait le R. P. Le Mercier en 1668 :

“ On ne peut assez estimer le bonheur du Canada d'y voir depuis près de trente ans les deux maisons religieuses d'Ursulines et d'Hospitalières, qui y étaient nécessaires et qui s'acquittent dignement et saintement de ce que Dieu et les hommes ont pu attendre d'elles, chacune dans les emplois où la divine Providence les avait destinées.

“ Les Mères Ursulines ont eu tant de bonheur dans l'instruction des filles qu'on leur a confiées, soit pensionnaires, soit externes, qui fréquentent leurs classes, qu'en voyant les ménages du Canada, et chaque maison en particulier, très-aisément on distingue, par l'éducation chrétienne des enfants, les mères de famille qui sont sorties de leurs maisons d'avec celles qui n'ont pas eu cet avantage.”

Nous aimons beaucoup la liste des élèves telle qu'elle se trouve à la fin du 1er volume et nous regrettons de ne pas voir le même système suivi dans les autres volumes. Sans doute l'étude de ces généalogies n'est encore qu'à l'état d'enfance et le nombre d'inexactitudes que les familles prétendent découvrir dans le Dictionnaire de M. l'abbé (à présent Mgr) Tanguay indique assez clairement qu'une première édition d'un tel ouvrage n'est qu'une ébauche ; mais enfin c'est toujours un commencement d'une chose qui se perfectionnera à mesure que des renseignements plus exacts seront envoyés à l'auteur. Quelle page admirable que celle que nous allons transcrire ! (T. I. p. 206).

“ Il est à remarquer que cette terrible épreuve (1) que devaient subir les Ursulines avait été manifestée d'une manière merveilleuse à deux personnes de grande vertu, comme il appert par les écrits de notre Vénérable Mère. De plus, j'ai su, écrit-elle, par la communication que j'ai eue avec une personne fort chérie de Dieu (2) et qui reçoit de sa bonté des grâces bien particulières, que quelque

(1) Il s'agit du premier incendie qui consuma le Monastère pendant la nuit du 30 au 31 décembre 1650. Le second incendie, auquel l'auteur fait allusion quelques lignes plus bas, eut lieu le 20 octobre 1686.

(2) “ Nous ne pensons pas nous tromper en disant que cette personne était la vénérée Mère Cath. de Longpré de S. Augustin de l'Hôtel-Dieu de cette ville.”

temps après notre incendie, *la sainte Vierge lui révéla et l'assura que c'était elle qui réparerait les ruines de notre maison, et qu'elle en aurait soin.* Or, la Mère de l'Incarnation n'apprit cette circonstance que deux ans après l'incendie, c'est-à-dire, lorsque le rétablissement du Monastère fut effectué, et la personne en question ignorait complètement la part miraculeuse que la très sainte Vierge avait prise dans la reconstruction.

“Quelle consolante pensée pour nous qui habitons aujourd'hui ce Monastère ! Ces murs cimentés dès leurs fondements par les sueurs de nos premières Mères, et qui ont été élevés sous le regard bienfaisant, la direction, et l'intendance maternelle de l'Immaculée Mère de Dieu, n'ont souffert ni des boulets d'un siège désastreux, qui endommagèrent les plus solides édifices de la ville, ni même d'une nouvelle conflagration qui les a complètement enveloppés ; ils sont encore là, debout, après plus de deux siècles, attestant les miséricordieuses bontés de leur céleste Restauratrice.

“Nous ne pouvons nous défendre ici de quelques réflexions sur les mystérieux desseins de Dieu dans les événements de ce monde. Que nos lectrices veuillent bien faire avec nous un petit retour sur cette calamité.—Qui craindrait de déclarer qu'elle fut fructueuse dans ses résultats, même au point de vue de la terre ?

“En effet, moins de dix-huit mois après l'accident, le Monastère était refait, agrandi et amélioré, et les Religieuses ainsi que leur œuvre, en plus grande estime que jamais aux yeux des hommes ; d'un autre côté, les colons, voyant que les Ursulines n'avaient aucunement songé à laisser le pays, reprirent un nouveau courage pour vaincre les difficultés, que la hardiesse des Iroquois allait accroître encore. Voilà pour la terre.

“Et au point de vue du Ciel, ne voit-on pas tout d'abord les immenses avantages qui résultèrent de cette catastrophe : l'accroissement de vertu dans l'âme de ces héroïques religieuses ; l'édification produite par leur abnégation et entier acquiescement à toutes les volontés divines, tant sur le public que dans l'âme de ces nouveaux chrétiens qui devaient pénétrer si difficilement les leçons évangéliques ; les actes de charité sans nombre provoqués par leur dénuement, de la part des corps religieux, des autorités civiles et des généreux colons ; l'affermissement de la foi et la confiance en la Providence de Dieu, en voyant se réparer si miraculeusement le désastre !

“Nous dirons encore à nos lectrices : oui tels sont les fruits

savoureux de l'épreuve, lorsque l'impatience de l'homme ou sa volonté propre, ne mettent point obstacle aux desseins du Ciel. Puis-ent celles qui habiteront cette maison de Marie Immaculée, ne jamais rien perdre des précieuses bénédictions accordées alors à nos Fondatrices, pour elles-mêmes et l'avenir de leur œuvre !”

Certes, voilà des leçons de haute philosophie chrétienne données d'une manière bien pratique et exprimées en fort beau langage.

Le temps nous manque pour examiner en détail les trois volumes suivants. Nous en avons lu néanmoins assez de pages pour pouvoir dire qu'on y trouve moins de simplicité et partant moins de charmes que dans le premier. L'auteur s'y *montre* davantage, pas toujours d'une manière heureuse ; même à force de vouloir être *sublime* dans ses réflexions elle *frise*, dans plus d'une rencontre, tant soit peu le *ridicule*.

Qu'on en juge par quelques spécimens :

T. II. p. 237. “ Toutes nos lectrices comprennent les jouissances attachées au *coin du feu*, ce sanctuaire des traditions domestiques ; mais ont-elles jamais réfléchi à son influence sur la société ? Remontons à la première famille humaine, interrogeons ce *coin du feu* primitif, dont les récits devaient durer autant que le monde. O souvenirs du paradis terrestre et des ineffables communications du Créateur à sa créature !... Amertumes et responsabilité de l'homme déchu !... Promesses de réhabilitation et d'avenir !... Traditions inhérentes à l'existence humaine, avec quelle fidélité n'avez-vous pas été transmises de génération en génération !... ”

“ Oui, ce n'est qu'après de longs siècles que s'est écrite toute histoire. Le *coin du feu* est donc cette loi non écrite, cette tradition qui dans les affaires de ce monde, complète la loi écrite, et préside à toutes les transactions de la vie..... ”

Puis dans une note l'auteur ajoute : “ Nous trouvons sur la force de la tradition des pensées d'une grande profondeur, dans un ouvrage du Rév. John Milner. Nous les citerons simplement, n'ayant pas la prétention de traiter *ici* le sujet. (1)

“ All written laws necessarily suppose the existence of unwritten laws, and indeed depend upon them for their force and authority. etc., etc.

Le second échantillon que nous allons citer se trouve à la pre-

(1) Espérons que la bonne religieuse ne traitera pas semblable sujet *ailleurs* non plus.

mière page du 4e volume ; il est intitulé : *Comment s'ouvre notre siècle.*

“ Avant d'entrer dans les particularités, nous allons, avec nos lectrices, considérer un instant la physionomie religieuse et politique du monde en ce qui affecte notre pays. Il n'y a pas à le nier, le XIXe siècle s'ouvre d'une manière grandiose.

“ C'est d'abord à Rome, la noble et sereine figure de Pie VII, qui du centre de la catholicité plane sur l'univers : le pardon sur les lèvres et la mansuétude au cœur, il est monté, ferme, généreux, sur le trône de l'illustre martyr son prédécesseur.....

“ Un beau reflet de cette immortelle lumière de l'Église vivifiait alors nos rives lointaines, conservant intact l'arbre de la Foi, et le préparant à pousser de vigoureuses branches.....

“ Nous l'avouons ingénument, à côté de ces personnages à mission *divine*, embrassant le monde dans l'ardeur de leur charité, et se le partageant pour travailler à le rendre meilleur et à le sauver, nous trouvons plus que modeste le rôle des maîtres de la terre qui s'en disputent ou s'en approprient les dépouilles. A moins que le but de leurs mouvements ne soit de seconder les *envoyés de Dieu* pour l'extension de la foi et le bonheur des peuples,—Napoléon, façonnant à son gré les royaumes et les empires ; lords Canning et Castlereagh, employant l'or et les murailles de bois de leur patrie à la rendre invulnérable à l'étranger, la constituant par le développement des colonies la première puissance du globe ; Jefferson et ses successeurs, cimentant l'œuvre du grand Washington, et assurant à la nouvelle République des progrès surprenants en commerce et en industrie ; tout cela, pensons-nous, n'est rien, si tout cela n'aboutit qu'à la terre, *cette planète mobile qui voit choir tant de plans et de conceptions humaines dans une seule révolution de son orbite !*

“ Mais dans l'histoire d'une maison d'éducation, les yeux se tournent naturellement, à chaque nouvelle phase, sur l'état intellectuel des populations.....

“ Mais quelques-unes de nos lectrices sont peut-être surprises du ton de cet aperçu, elles se demandent si nous avons oublié que nous parlons de ce XIXe siècle, si vanté, siècle de progrès en tout genre, siècle de découvertes et de lumière !.....”

Puis vient une citation du “vénérable évêque d'Orléans ;” ailleurs c'est du Lacordaire, de l'Ozanam, du Bossuet qu'on nous cite. Des malins jugeraient sévèrement ce genre de “bas-bleu,” et croiraient y trouver une preuve d'un système d'éducation trop guindé suivi

par les bonnes Mères Ursulines. Nous ne sommes pas de ceux-là, nous croyons seulement que dans son enthousiasme tout lyrique la digne auteur s'est laissée aller trop loin, et que ces excès sentant la prétention devraient être retranchés.

Nous terminerons par un extrait d'un genre tout différent, d'un genre qui, selon notre goût, est plus près du beau et vrai genre d'un ouvrage de cette nature.

T. III. p. 663. (1). " Par le rapprochement des notices, dans cet espace de près de deux siècles, (2) nos lectrices ont sans doute remarqué qu'il meurt plus de jeunes sujets dans la dernière époque que dans la première. Ce résultat viendrait-il du changement de régime depuis la conquête? les vins français, les pruneaux et les raisins, les fruits secs au repas du soir... seraient-ils plus favorables à la longévité que les breuvages tels que le thé et le café... A d'autres que nous à résoudre cette question (3). Une chose que nous croyons avoir constatée c'est que " vu l'affaiblissement général des santés " dont on se plaint très fréquemment dans le monde même, on devient au monastère plus facile à admettre des sujets d'un tempérament faible et délicat.

" Il ressortirait alors que le bonheur de mourir en religion serait étendu à un plus grand nombre d'âmes pieuses, ce qui certainement ne paraîtra un mal à qui que ce soit. La chose du reste a été bien des fois résolue et décidée par les parties intéressées, dans le sens que nous l'expliquons. Que de fois en effet n'avons-nous pas béni le divin Époux avec ces âmes angéliques, destinées par le Ciel à ne jamais connaître les grandes préoccupations de la vie...! Comme elles se réjouissaient de la faveur insigne de mourir en religion

(1) La pagination du 4^e volume est la continuation de celle du 3^e; c'est sans doute l'effet d'une distraction. Les volumes varient entre 350 et 500 pages.

(2) L'auteur est arrivée à l'année 1825.

(3) " Les anciens Canadiens doivent avoir beaucoup souffert de ce changement. Notre Annaliste écrivait en 1776 : ' Le carême, cette année, a été mieux soutenu, ayant eu du vin, ce dont nous étions privées depuis que nous sommes sous le gouvernement anglais'. Tout le monde sait que les vins français n'étaient pas de ces vins frelatés (ni de ces vins capiteux et forts) en usage de nos jours. Nous ferons remarquer que deux repas par jour suffisaient autrefois au soutien d'une longue existence, et que ce n'est que depuis environ 80 ans que malgré l'addition du déjeuner et la diminution des abstinences, les santés en général sont plus faibles et les vies plus courtes. Dans le monde, le dépérissement dans les santés proviendrait-il des mêmes causes?... Nous aimerions à voir plus connues les *Lettres de la Vénérable Mère de l'Incarnation* où elle parle de la salubrité de notre climat et du genre de vie des habitants de la colonie, qui ne mouraient que de vieillesse ou par accident, rarement par maladie."

tandis que bien d'autres de leur âge ne quittaient une vie de plaisirs mondaines et d'inutilités qu'à regret, qu'entraînées par l'appel impérieux de la maladie ! . . .

“ Oh ! si nous osions lever le voile que nous avons résolu de tenir suspendu sur nos contemporains, nous transcrivions ici ces lettres tout imprégnées d'amour divin, envoyées par de jeunes sœurs mourantes à leurs parents . . . O puissance de la grâce ! O miséricorde de Dieu, qui appelle si vite à la récompense ! ”

A. LEFRANC.

NOTES HISTORIQUES SUR LA BAIE D'HUDSON

IÈRE ÉPOQUE

A peine Christophe Colomb eut-il révélé à l'Europe l'existence du Nouveau-Monde, que l'ambition poussa immédiatement les navigateurs jusqu'à de très hautes latitudes le long des côtes de l'Amérique Septentrionale.

Ils espéraient découvrir au Nord de ces nouvelles terres un passage pour aborder directement aux riches contrées de l'Inde, où les Portugais se rendaient par la voie de l'Orient.

Tous étaient persuadés, que ce passage devait exister quelque part. Colomb l'avait cherché dans les contours du Golfe du Mexique, et il disait que la nature le trompait si ce passage n'existait pas. Après lui, les navigateurs poursuivirent ces recherches jusque dans les glaces du pôle, toujours avec l'espoir de trouver un jour un chemin à travers le continent pour passer d'une mer à l'autre.

Aujourd'hui après des siècles, il est prouvé que la nature a trompé les espérances de tous ceux qui ont cherché cette voie, mais les hommes sont en train de remédier à cet oubli en coupant l'isthme de Panama à peu près à l'endroit, où le grand Colomb restait tout étonné de ne pas trouver ce passage.

Le premier navigateur connu qui s'avança dans les mers du Nord sur l'Atlantique, après la découverte de l'Amérique fut Jean Cabot qui découvrit l'Île de Terre-Neuve en 1497.

Son fils, Sébastien Cabot, entreprit un voyage sus les auspices de Henri VII, roi d'Angleterre en 1498. Il partit au commencement de l'été et fit voile vers le Nord-Ouest ne pensant pas rencontrer d'autres terres que celles de la Chine, mais, à son grand déplaisir, il rencontra, après quelques semaines de navigation, les côtes de l'Amérique, qu'il longea vers le Nord, jusqu'au 56ème degré. Là, comme le rivage s'inclinait vers l'Est il désespéra de trouver son passage et revint sur ses pas.

Deux ans après le voyage de Cabot, un Portugais du nom de Corteréal suivit les côtes du Labrador jusqu'au point où elles se courbent vers l'Ouest pour former les contours méridionaux du détroit par où l'on pénètre dans la Baie d'Hudson. Il crut avoir trouvé là le passage tant cherché et sans s'avancer plus loin pour vérifier sa découverte, il se hâta de retourner en Portugal pour annoncer le résultat de son voyage. L'année suivante il repartit pour s'avancer cette fois dans le détroit dont il n'avait vu que l'entrée ; mais il se perdit dans les glaces avec tout son équipage, et on n'entendit plus jamais parler de lui. Quelques années après, son frère, en voulant aller à sa recherche, éprouva le même sort.

En l'année 1524 un Florentin du nom de Vêrazzano visita, (1) par ordre de François Ier, roi de France, les rivages découverts par Sébastien Cabot, c'est-à-dire les côtes de l'Amérique depuis la Floride jusqu'au Cap Breton, et prit possession de ces terres au nom de la France ; mais, il s'avança moins loin au Nord que ses devanciers.

Martin Frobisher, célèbre navigateur anglais, après avoir cherché en vain, dans trois voyages consécutifs, (1577-78-79 le passage à travers le continent, termina ses explorations sur les mers du Nord, par la découverte de quelques îles voisines du Groënland.

Huit ans après, (1587) John Davis s'avança au delà de l'entrée de la Baie d'Hudson, et pénétra dans le détroit auquel il a donné son nom. (Détroit de Davis).

L'histoire ne dit pas qu'il ait tenté de visiter les côtes de la Baie d'Hudson. Si quelque navigateur a constaté l'existence de cette mer intérieure avant 1610, aucun d'eux ne lui a donné de nom et personne n'en a fait la description.

Ce fut au commencement du 17^{ème} siècle, en l'année 1610, que Henri Hudson fut envoyé par l'Angleterre à la recherche du passage toujours soupçonné, et jamais rencontré. Durant les années précédentes Hudson avait navigué au nord de l'Asie, sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, et longé le Spitzberg. Cet intrépide marin avait lancé son navire dans les interstices des terribles banquises, mais il n'avait pu pénétrer au delà du 82^{ème} parallèle.

Repoussé de ce côté, il se rebattit vers le sud-ouest, contourna le Groënland, et retrouva en cinglant vers l'occident le détroit ou golfe immense où Corteréal avait cru voir une route vers l'Océan Pacifique.

(1) Relations des Jésuites. Vol. 1. Pag. 2.

Le vaisseau sur lequel il était monté se nommait le *Discoverie* ; il était de 70 tonneaux. Son premier soin fut de relever les rivages sinueux et sans issues de la Baie.

Les glaces qui le surprirent à l'automne de 1610 l'empêchèrent de retourner en Angleterre pour rendre compte de cette exploration. Il passa l'hiver dans cette contrée afin de pouvoir au printemps continuer sa route vers le Nord. Mais son équipage, effrayé des dangers auxquels il allait être exposé, se révolta contre lui.

Le 12 juin 1611, Hudson fut descendu dans une chaloupe avec son fils encore en bas âge et quelques amis qui lui étaient restés fidèles et cruellement abandonné dans une île.

Les principaux chefs de cette révolte furent tués peu de temps après dans une rencontre avec les indigènes, et reçurent ainsi le châtement de leur crime. D'autres moururent en route, et les derniers en petit nombre abordèrent en Irlande au mois de septembre, après avoir essuyé toutes les horreurs de la faim.

L'année suivante Thomas Butler partit sur le même vaisseau pour aller à la recherche d'Hudson et de ses compagnons ; leurs cadavres furent retrouvés et enterrés dans l'île où il avaient été délaissés par l'équipage.

Butler pénétra dans la Baie et revint la même année en Angleterre sans avoir fait de nouvelles découvertes.

Le vaisseau d'Hudson servit encore au voyage de Gibbons en 1613 et à celui de Baffin en 1615 ; ce dernier visita les contours de la grande Baie à laquelle il a donné son nom. (Baie de Baffin.)

Des historiens rapportent que vers l'année 1634 un vaisseau danois explora les côtes de la Baie d'Hudson. Il s'avança le long des côtes ouest de la Baie jusqu'à 60 lieues au Nord de la rivière Nelson et pénétra dans une rivière qui fut nommée la Rivière Danoise et que les indigènes désignèrent dans la suite sous le nom de *Manotew-sipi*, ce qui veut dire *rivière des étrangers*.

Comme la saison était très avancée le vaisseau fut mis en hivernement, et l'équipage se logea le mieux qu'il put sur la côte. Dans ces régions boréales où la température est d'une rigueur extrême, les gens qui ne sont pas accoutumés à ce climat sont exposés à contracter des maladies auxquelles ils survivent rarement. Durant l'hiver le scorbut se déclara parmi les Danois et ils moururent tous à l'exception du capitaine et de deux matelots, qui au printemps reprirent la mer dans une chaloupe et parvinrent après mille dangers à aborder au port de Copenhague.

Le vaisseau abandonné à l'embouchure de la Rivière Danoise fut emporté par les glaces quand la débacle arriva et fut brisé sur une batture. Les Européens qui visitèrent cet endroit, ne trouvèrent qu'un vieux canon en fonte qui était encore là en 1715.

Les hommes de l'équipage morts durant l'hiver n'avaient point été enterrés ; leurs cadavres se trouvaient encore dans le *chantier* bâti l'automne précédent, lorsque les Indiens vinrent à la mer au commencement de l'été. Étonnés de voir une maison construite en cet endroit, ils voulurent y entrer, car c'était du nouveau pour eux ; mais en apercevant les corps morts de tant d'étrangers, ils furent pris de frayeur et sans chercher aucune explication, ils s'enfuirent à toutes jambes. Cependant, peu à peu leur frayeur se calma à mesure qu'ils s'éloignaient du théâtre de ce désastre, et la réflexion prenant le dessus, ils songèrent à revenir sur leurs pas. Cette fois ils comprirent qu'il n'y avait aucun piège tendu et que ces hommes morts depuis longtemps n'étaient nullement redoutables, si ce n'est par l'odeur qu'ils répandaient. Ils commencèrent par piller les premiers objets délaissés, qui leur tombèrent sous la main. Les matelots avaient descendu du navire une certaine quantité de poudre pour faire la chasse durant l'hiver, mais la maladie les ayant surpris ils ne l'avaient point dépensée et les sauvages la retrouvèrent parmi tous les autres objets abandonnés. Malheureusement ils n'en connaissaient pas l'usage ; ne sachant qu'en faire ils y mirent le feu : comme on le pense l'expérience leur fut fatale ; ils sautèrent avec la bâtisse et quelques-uns seulement qui se trouvaient au dehors échappèrent à la mort ; sur le moment ils ne purent s'expliquer une pareille explosion ; ils s'imaginaient que les manitous des étrangers s'étaient vengés sur les sauvages pour les punir d'avoir volé ce qui appartenait à ces hommes.

Plus tard quand ils rencontrèrent des Européens il racontèrent ce fait en détail, et en voyant l'usage que les blancs faisaient de la poudre ils s'expliquèrent la cause de l'explosion si fatale à leurs gens.

Après l'aventure des Danois, la première trace d'un établissement de blancs sur les côtes de la Baie d'Hudson remonte à l'année 1661. L'année précédente (1660) un Anglais du nom de Nelson, était venu aborder avec son vaisseau à l'embouchure de la rivière qui porte aujourd'hui ce nom (la Rivière Nelson). Quand il aborda à cet endroit, le saison était déjà avancée, et tous les sauvages avaient abandonné le littoral de mer pour se retirer dans l'intérieur

des terres. Ne trouvant personne pour lui donner des renseignements sur le pays et craignant de se trouver enfermé par les glaces, Nelson remit promptement à la voile. Cependant il voulut avant de s'en retourner, laisser des traces de son passage, comme signe de prise de possession du pays, et comme moyen d'attirer les Indiens une autre année. Il planta un long poteau au haut duquel il arbora les armes de l'Angleterre, puis il attacha à ce poteau un grand carton sur lequel il avait dessiné un navire. Ensuite il suspendit à un arbre une grande chaudière remplie de diverses marchandises pour les sauvages qui viendraient au bord de la mer le printemps suivant. Il était persuadé que les sauvages, en voyant ces objets qui leur seraient d'une grande utilité, ne manqueraient pas de prolonger leur séjour au bord de la Baie pour y attendre les étrangers. En effet sir Thomas Button qui fit le voyage à la Baie d'Hudson en 1661 y trouva les sauvages rassemblés à l'endroit où Nelson avait planté un poteau et laissé des marchandises. Les Indiens parurent enchantés de voir des Européens et ils les reçurent avec de grandes manifestations de joie. Ils conduisirent le vaisseau de sir Thomas Button dans des îles situées sur la rivière Nelson, à huit lieues en haut de son embouchure. L'équipage du navire, qui était fort nombreux se mit immédiatement à bâtir un petit fort pour s'y retirer durant l'hiver, et y faire la traite des pelleteries avec les indigènes.

Il est bien probable qu'au printemps sir Thomas Button passa en Angleterre pour y rendre compte de son voyage et qu'il revint encore avec de nouveaux hommes. Car en 1662 ils étaient au nombre d'environ 60 dans ce fort.

Vers la fin de l'automne de 1662 un vaisseau appareillé à Boston vint jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière Nelson. Les glaces commençaient à descendre dans la rivière et en rendaient l'entrée inaccessible au navire.

Le capitaine envoya à terre six matelots dans une chaloupe avec des provisions et des outils pour choisir un lieu propre à un hivernement. Malheureusement durant la nuit, il s'éleva un vent violent qui entraîna le vaisseau dans les glaces où il fut perdu avec tout son équipage. Les matelots qui étaient à la côte furent ainsi abandonnés à leur triste sort sans autres provisions que celles qu'ils avaient emportées pour un jour ou deux.

G. DUGAST.

(A suivre)

HISTOIRE POPULAIRE DU CANADA.⁽¹⁾

La France semble s'intéresser beaucoup depuis quelques années à notre sort ; hélas ! depuis plus d'un siècle, au milieu des terribles préoccupations que lui causaient les guerres et les bouleversements dont elle a été la victime, elle nous avait entièrement oubliés.

Mais voilà que notre ancienne mère-patrie se réveille comme d'un long sommeil, et se souvenant de sa colonie sur les bords du Saint-Laurent, se met à étudier notre histoire et à réclamer des données sur notre état présent, désireuse qu'elle est de renouer avec nous les rapports de l'amitié la plus tendre.

Pendant les histoires du Canada, écrites dans ce pays, ne se trouvant point adaptées aux goûts et aux lumières du public français, il était tout naturel qu'on songeât à en composer de capables de satisfaire en ce point. Sur le nombre il y en a trois qui ont eu quelque célébrité.

La première, publiée en 1852 par un certain abbé Brasseur de Bourbourg, n'était qu'une misérable caricature pour ne pas dire diatribe scandaleuse ; M. l'abbé Ferland en a fait justice et depuis lors on n'en a plus entendu parler.

La seconde a paru en 1876 sous le titre : *Petite histoire du Canada illustrée*, par le vicomte de Lastic Saint-Jal ; elle est sans prétention et destinée principalement à la jeunesse amie des aventures et des choses curieuses : mais sauf quelque négligence dans le style, elle est digne à tous égards de fixer l'attention du public français et ne manquerait pas de charmer notre propre jeunesse ; nous regrettons qu'elle soit peu connue.

Enfin celle qu'annonce le titre de cet article et qui vient de paraître, est un beau volume in-8, travaillé sur les derniers documents et fait de manière à donner sur notre pays tous les renseignements désirables, surtout pour ceux des Français qui auraient quelque velléité de venir résider parmi nous.

Bien qu'elle ne soit point faite pour nous, du moins principale-

(1) *Histoire populaire du Canada*, par Jacques de Baudoncourt.

ment, nous pouvons néanmoins nous y intéresser, ne fût-ce que pour savoir ce qu'on pense et dit de nous dans notre ancienne mère-patrie. Nous nous proposons donc dans cet article d'examiner l'ouvrage et d'en entretenir nos lecteurs.

L'auteur n'a pas eu l'avantage de visiter le Canada ; or il est évident que cela lui a rendu sa tâche singulièrement difficile, et qu'il nous faut être indulgents s'il lui échappe quelque inexactitude ; l'essentiel c'est qu'il nous est sympathique et qu'il s'est efforcé, à l'aide d'ouvrages bien choisis, de dire toute la vérité sur notre passé et notre présent.

Même sous le rapport littéraire, cet ouvrage a un vrai mérite ; il est écrit avec élégance, clarté, concision et chaleur. L'intérêt se soutient du commencement à la fin ; nous le recommandons à tous ceux qui veulent une histoire succincte et à laquelle ils puissent se fier quant aux faits d'ensemble. Ceux qui veulent avoir des idées exactes jusque dans les détails, ne peuvent s'en contenter ; mais ils y trouveront comme un fil conducteur qui les mène avec sûreté à travers le labyrinthe des faits si multiples entassés un peu pêle-mêle dans nos grands historiens.

Ce que nous aimons le moins dans le livre, c'est la préface ; l'auteur commence pour nous dire que le public lit si peu les préfaces, qu'il était bien décidé à n'en point faire ; nous avouons qu'à notre avis il aurait mieux fait de s'en tenir à sa première pensée.

Voici par exemple une singulière naïveté, dès la première page :
 " Toutes nos vieilles géographies et nos anciennes histoires classiques parlent du Canada d'une façon lamentable : pays froid, sauvage, couvert de forêts et de givre, sans avenir. Ce sont les arpens de neige décriés par Voltaire."

L'auteur s'abuse et calomnie son pays ; on connaissait parfaitement le Canada en France dans le vieux temps, et l'on était loin d'en avoir l'idée que M. de Baudoucourt émet ici. Il n'est peut-être pas une province en France sur laquelle le public en général ait eu constamment autant de renseignements qu'il en a eus sur le Canada ; sans parler des documents officiels on avait au moins, à partir du second tiers du siècle dernier, l'histoire de Charlevoix, soit l'édition in-4, soit l'édition in-12, dont on pouvait trouver un exemplaire dans n'importe quelle bibliothèque, et que le peuple français lisait avec avidité. Le cynisme de Voltaire, Dieu merci, ne reflétait donc pas l'opinion publique en France, et il serait temps qu'on cessât d'en rendre responsable le pays tout entier.

L'auteur s'écarte tout autant du vrai et du vraisemblable, quand il informe ses lecteurs que "les modernes disent mieux : Le froid reste, mais la civilisation se développe, les progrès sont étonnants. *Les bûcherons et les charretiers y communiquent par téléphone.*"

L'auteur se demande ensuite dans quel esprit il devait écrire son livre, et il répond en nous informant qu'un des meilleurs éditeurs de Montréal lui écrivait : "Les Canadiens répudient quiconque déblatère contre les premiers apôtres de leur pays et contre la religion qui soutint leurs aïeux dans leurs longues et sanglantes épreuves. Ne vous brisez pas contre cet écueil, il est fatal aux Français."

A quels Français cet écueil a-t-il été fatal, et n'y a-t-il que les Français qui aient à l'éviter ? Nous remercions cet éditeur de sa bonne volonté vis-à-vis de ce qui est justement cher à tout cœur canadien, mais n'aurait-il pas mieux fait d'écrire tout simplement : Dites de nous et des nôtres la vérité, sans nous flatter, sans nous dénigrer, nous ne vous demandons pas autre chose ?

Il y a d'autres choses fâcheuses dans cette préface, et qui ne sont pas trop flatteuses pour la France : "L'étude des mœurs canadiennes actuelles montrera combien il nous reste, (à nous Français) à apprendre de ce petit peuple que nous avons trop dédaigné."

Qui donc en France nous a dédaignés ? Est-ce encore de ce misérable Voltaire qu'on s'occupe ? qu'on le laisse donc dans son borborygme.

Enfin il nous est impossible de ne pas sourire à la lecture de la conclusion de cette singulière préface : "Si le lecteur a la patience de suivre le récit jusqu'à la fin, il éprouvera la joie que j'ai moi-même éprouvée en écrivant ces lignes destinées à montrer que le Canada est dans le Nouveau-Monde *une des œuvres de Dieu accomplie par les Français, au moyen des Anglais.* (Oh !) Gesta Dei et Anglorum per Francos." (Oh ! oh !) c'est une traduction et une adaptation trop libre d'une phrase sublime, mais l'intention était bonne, tenons-en compte à l'auteur.

Quant à l'ouvrage en lui-même, encore une fois nous le dirons avec bonheur, il nous semble excellent pour le fond et pour la forme ; mais nous regrettons que l'auteur, avant de le livrer à l'impression, ne l'ait pas fait reviser par quelque personne compétente, qui ait passé un certain nombre d'années au Canada, ou plutôt par quelqu'un du pays même.

Il nous semble évident qu'un étranger, malgré tout ce qu'il pourra faire, ne sera jamais à même d'éviter des erreurs lorsqu'il entreprend d'écrire l'histoire d'un pays. Aussi qui de nous s'aviserait

d'écrire une histoire de France, même à l'usage de nos propres compatriotes, sans du moins la soumettre à l'examen d'un Français.

Quelque soin que M. de Baudoncourt ait donc pris pour suivre des guides sûrs, il lui a échappé (la chose était inévitable) bon nombre d'inexactitudes plus ou moins graves. Signalons-en quelques-unes.

P. 21. " Au printemps de 1604 M. de Monts partit avec quatre vaisseaux. . . . ils se dirigèrent vers l'Acadie dont ils firent le tour, et après être descendus jusqu'au cap Cod sans trouver un endroit favorable, ils revinrent à la baie Française s'établir dans la petite île Sainte-Croix qu'ils eurent vite défrichée."

L'auteur aurait dû se fier beaucoup plus aux abrégés qu'il avait à sa disposition qu'à son propre talent d'abrégé ; il aurait dit alors ce que tout écolier canadien sait, savoir, que ce n'est qu'après avoir passé tout un hiver dans l'île Sainte-Croix, que M. de Monts fit équiper une barque, et prenant sa route vers le sud, rangea la côte jusqu'au-delà du cap Cod. Il aurait du moins évité de dire qu'on fit le tour de l'Acadie, de peur que ses lecteurs ne prissent cette péninsule pour une île.

P. 43. " Les Hurons habitaient la presqu'île située entre les lacs Huron, Erié et Ontario, où se trouvent aujourd'hui les diocèses de Toronto et de London." (1)

Pas le moins du monde. Les Hurons n'habitaient que la petite presqu'île située au fond de la baie Géorgienne, entre le lac Simcoe et la baie de Nataouassagué.

P. 44. " Le mois d'août fut employé tout entier en préparatifs de guerre, et dans les premiers jours de septembre, la flottille alliée traversait le lac Ontario pour surprendre les Iroquois qui habitaient de l'autre côté."

L'auteur suppose encore ici, à tort, que les Hurons habitaient les bords du lac Ontario ; avant de traverser ce lac, leur flottille dut traverser le lac Simcoe, puis venir prendre, à l'aide de différents portages, les rivières d'Otonabi, de Trent et la baie de Quinté.

P. 48. " Les Iroquois, toujours intraitables, faisaient des courses contre les sauvages, amis des Français ; ils vinrent même attaquer le couvent des Récollets jusque sous le canon du fort (de Québec). Un religieux de cette maison fut le premier Français qu'ils attachèrent au poteau pour le faire mourir."

(1) L'auteur oublie le diocèse de Hamilton.

L'auteur n'a pas l'air de se douter que c'est au Sault Saint-Louis (à 60 lieues de Québec par conséquent), que le père Guillaume Poulain fut maltraité de la sorte, puis échangé contre quelques prisonniers iroquois.

P. 75. "*Peu après* (la mort du P. Garnier, 1649), les Iroquois, poursuivant toujours les débris de la nation (huronne) massacèrent encore les PP. Léonard Garreau, Jacques Buteux et le F. Liégeois, coupant les deux mains au P. Poncet, *tandis qu'un* apostat tue le P. Noël Chatanel (Chabanel) et que le P. de Noue meurt à genoux dans la neige.

Le P. de Noue fut trouvé mort gelé, le 2 février 1646, sur le bord du Saint-Laurent, vis-à-vis de Sorel où il se rendait pour faire célébrer à la garnison de ce fort la fête de la Chandeleur. Les Iroquois sont parfaitement innocents de sa mort.

Ce *tandis que* est un terrible anachronisme, car il y eut dix ans d'intervalle entre la mort du P. de Noue et celle du P. Garreau. Il y a encore ici d'autres inexactitudes.

P. 81. "M. Olier, l'éminent fondateur de Saint-Sulpice, entra dans la vue des missionnaires en déterminant un brave soldat, *chevalier de Malte*, à fonder la colonie de Montréal.

L'auteur veut évidemment désigner par ces mots M. de Maisonneuve, car il ajoute quelques lignes plus loin. "Tél était le plan que les Jésuites présentaient à M. Olier, et que le *chevalier de Maisonneuve* fut choisi pour exécuter."

Où M. de Baudoncourt a-t-il vu que M. de Maisonneuve ait jamais été chevalier de Malte? Heureusement qu'il ne le représente pas comme *persécuté* par M. de Montmagny, car ce serait peu édifiant de voir deux chevaliers de Malte se faire la guerre, au lieu de combattre ensemble les Iroquois.

P. 98. *Note*. "Les seuls Iroquois, dont les descendants sont encore au Canada au nombre de 6380, n'existent que parce qu'ils sont devenus catholiques; l'eau-de-feu, la petite vérole et les balles anglaises ont eu raison de tous les autres."

Il y a dans le Haut-Canada 6000 Iroquois tous payens ou protestants, dans le Bas-Canada moins de 3000, presque tous catholiques.

P. 117. "Les PP. Dablon, Marquette et Drullières avaient établi la mission du Sault Sainte-Marie, près de *l'embouchure du Michigan*, à l'endroit où le lac Supérieur verse la masse de ses eaux dans le lac Huron."

C'est à peu près comme si l'on disait que Gibraltar est près de

l'embouchure de la Mer Noire, à l'endroit où la Méditerranée verse la masse de ses eaux dans l'Océan Atlantique.

P. 120. " Ce fort, appelé Frontenac, est devenu la ville épiscopale de Kingston, entrepôt du commerce de Montréal avec la région des grands lacs."

Kingston est loin d'avoir de si grandes prétentions.

Voyons si en s'approchant de l'époque contemporaine nous trouverons plus d'exactitude.

P. 447. " Les lois électorales sont sévères, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont toujours bien observées et qu'on ne trouve pas moyen de faire la traite," c'est-à-dire boire aux dépens des candidats."

Faire la traite c'est verser à boire et non pas boire.

P. 449. " Le boom est une banqueroute, une déconfiture."

C'est précisément l'inverse ; c'est la *spéculation*, mère de la banqueroute

P. 453. " Le Nouveau-Brunswick a fini par se rendre aux vœux du parlement fédéral, il a reconnu la liberté d'enseignement,"

Il n'a jamais empêché les catholiques d'avoir leurs écoles, pourvu qu'ils les paient, tout en contribuant à l'entretien des écoles publiques ; c'est là toute la liberté d'enseignement dont on jouit et a joui au Nouveau-Brunswick.

P. 467. " Le climat du Canada est très-froid, à cause de sa position géographique. C'est surtout vers le sud que se porte la colonisation, car c'est là seulement que l'agriculture peut donner de bons résultats."

Quel est donc ce sud dont parle l'auteur ? Est-ce le Haut-Canada du côté d'Amherstburg ? ou veut-il dire que ce n'est pas à la baie d'Hudson ni dans le territoire d'Athabaska que les colons doivent aller ? Il nous semble que l'on ne parle au contraire que de colonisation du nord (de la Province de Québec) et du nord-ouest, jamais de celle du sud.

P. 469. " Le clergé catholique est entretenu dans certaines parties au moyen de dîmes et redevances ; dans d'autres il reçoit de l'État un traitement suffisant et honorable."

Quelles sont ces autres parties ?

P. 481. " Montréal est la ville la plus française de tout le nord de l'Amérique."

Québec admettra-t-il cela ?

P. 485. " Dans la Province de Québec l'instruction primaire est obligatoire en ce sens que chaque contribuable est taxé pour cet objet."

Le gouvernement accorde ensuite à chaque municipalité une somme égale à celle qui a été prélevée par l'impôt scolaire."

Où l'auteur a-t-il vu pareille chose ? et est-ce là ce que l'on peut appeler instruction *obligatoire* ?

"Deux écoles normales, une catholique et une protestante fournissent les instituteurs."

Il y en a deux catholiques et elles fournissent fort peu d'instituteurs.

Malgré ces taches et beaucoup d'autres le livre de M. de Baudoncourt a de grands mérites ; il est l'œuvre d'un chrétien convaincu, et il est bien écrit. C'est en même temps un hommage rendu au Canada, et comme tel nous en sommes reconnaissants à l'auteur.

Nous lui savons gré également de ce que, après avoir peint ce pays un peu comme un pays de cocagne, il ait terminé son travail par ces lignes sages entre toutes : "Nous avons demandé l'avis d'anciens missionnaires de ces contrées et de colons établis depuis 30, 20, 10, 5 ans et moins. Voici comment on peut résumer les conseils qu'ils donnent à ce sujet :

"Que celui qui est à son aise dans le vieux monde, reste sans regret..."

"Il faut à l'émigrant une santé de fer et une âme solidement trempée..."

"Nous conseillons fortement aux hommes de plume de ne point passer les mers..."

"Nous ne conseillerions pas à un homme marié, ayant de la famille, de s'en aller au Canada sans quelques milliers de francs dans son escarcelle..."

Ceux qui ont été témoins, il y a une quinzaine d'années, des souffrances des Français attirés au Canada par des charlatans, et du peu d'édification que la plupart d'entre eux ont donné à nos bonnes populations, ne peuvent que dire : Si le gouvernement veut charger des *hommes d'élite* d'amener de France et de Belgique des colons choisis entre mille, à la bonne heure ; ils seront les bienvenus ; autrement, de grâce, qu'on les laisse chez eux pour leur plus grand bien et pour le nôtre ; c'est heureusement là à peu près la conclusion finale de l'excellent livre de M. Baudoncourt.

ROSE MARIE

CHAPITRE IV.

LA CONSULTATION ET SES SUITES.

La vie de l'étrangère mystérieuse commença à être en danger du moment qu'elle parut être sauvée. Une certaine énergie musculaire était tout ce qu'on pouvait découvrir ; de signe indiquant la réflexion, aucun ; avec presque point de sommeil et aussi peu de nourriture il était évident qu'elle ne pouvait durer longtemps.

Puis la fièvre survint, amenant le délire. Le docteur Galenson était découragé ; ses remèdes ne semblaient produire aucun résultat. Au bout de trois semaines la fièvre disparut et une prostration complète des forces y succéda. Cependant la parole revint à la malade ; on put s'assurer par ses réponses qu'elle avait du moins partiellement sa connaissance.

"Il est bien à craindre," dit un jour Miss Tankerville tristement au docteur, "qu'après tout nous ne puissions pas la sauver."

"Je ne découvre aucune maladie, et j'espère bien que vos soins dévoués ramèneront ses forces."

"Elle baisse", reprit Miss Tankerville avec un profond soupir, "j'ai remarqué un grand changement chez elle depuis trois jours : elle-même croit qu'elle va mourir, car elle a demandé à voir un prêtre."

"Tout ce que la science médicale peut faire pour elle a été fait," répondit le docteur avec mélancolie.

"Pardonnez-moi, M. le docteur ; mais il me semble qu'il devrait y avoir une consultation."

"Hélas ! ma pauvre Miss Tankerville, si je pouvais supposer qu'il en résulterait le moindre avantage, je serais le premier à demander cette consultation. Il n'y a qu'un médecin dans New-York qui puisse être de quelque secours dans le cas présent. Notre malade a été empoisonnée ; il lui faudrait un antidote."

Il y eut un instant de profond silence ; puis Miss Tankerville dit d'une voix émue :

“ M. le docteur, vous n'ignorez pas que mon cousin, le docteur Mannikin, pour de bonnes raisons, n'a pas depuis longtemps remis les pieds dans cette maison, mais pour sauver cette chère enfant, je ferai n'importe quel sacrifice.”

“ Le docteur Mannikin n'a pas son égal en pareil cas, et s'il le voulait, il pourrait, je crois, sauver mademoiselle Marié.”

“ De grâce alors, M. le docteur, amenez-le à tout prix.”

Cette conversation eut lieu dans le salon de Miss Tankerville, un matin après la visite du docteur Galenson, car il ne manquait jamais de venir deux fois le jour ; le même soir les deux docteurs arrivèrent ensemble, et quand ils s'approchèrent de la maison, le docteur Mannikin dit tout surpris :

“ Est-ce bien là que vous comptez me mener ? mais, c'est la demeure de Miss Tankerville ! ”

“ Eh bien ! Miss Tankerville est une personne fort respectable.”

“ Sans doute ; elle est même ma cousine, mais j'ai cessé de la visiter.”

“ Vraiment ? Pourtant c'est Miss Tankerville qui m'a suggéré de vous appeler.”

“ Ah, cela change le cas entièrement.”

La maison de Miss Tankerville avait été bâtie par un riche marchand ; ses affaires étant devenues mauvaises, elle avait passé en d'autres mains et comme elle était trop grande pour une seule famille, elle était devenue une maison de pension.

Sa position était merveilleusement belle ; la vue s'étendait de là sur la baie avec ses forts et ses innombrables vaisseaux ; au loin le rivage de New-Jersey se dessinait à l'horizon. A l'entour de la maison un jardin splendide déployait pendant la belle saison ses riches trésors de fleurs et de fruits, une allée bordée de superbes ormeaux conduisait en serpentant jusqu'au portique.

Le parler dans lequel les docteurs entrèrent était la perfection du genre ; meubles en acajou, rideaux de soie et de velours, piano de luxe ; tout y était de ce que le goût le plus exquis pouvait désirer. Le docteur Mannikin examinait tout avec un sentiment indicible d'admiration.

Une domestique se présenta en ce moment, et invita les docteurs à la suivre. “ Escaliers princiers,” dit le docteur Mannikin, “ vraiment

Je n'en reviens pas d'étonnement ; où Miss Tankerville trouve-t-elle tout l'argent pour louer et meubler ce palais ?”

La chambre de la malade était spacieuse, élevée, richement ameublé à l'antique ; rien n'y manquait ; la tête du lit était adossée contre la fenêtre, de manière à protéger la malade contre la lumière trop vive ; Miss Tankerville se tenait debout près du chevet ; ses yeux dénotaient la fatigue et l'inquiétude, elle avait évidemment versé des larmes en abondance.

La figure de la malade était cachée en grande partie dans les oreillers, mais on pouvait aisément s'apercevoir par le teint livide de la joue, qu'une maladie cruelle avait fait ses ravages.

“Le pouls est tout à fait extraordinaire,” dit le docteur Galenson, en prenant la main de la malade, “les pulsations sont fermes, mais étonnement lentes.”

Le docteur Mannikin voulut à son tour en prendre connaissance : “C'est le pouls d'une personne qui a pris du——”

L'éclair ne jaillit pas de la nue plus rapidement que la malade ne bondit dans son lit en entendant cette voix gutturale.

“Ezekiel Mannikin !” s'écria-t-elle avec terreur.

“*Rose Ma-rie*,” bégaya le docteur, “est-ce bien vous que je vois ?”

La tête de la pauvre malade était retombée lourdement sur son oreiller ; mais ses yeux hagards continuaient à fixer l'étranger.

“Je ne vous demande pas de me sauver ; c'est peut-être trop tard.”

“Je ferai tout ce que je pourrai, ma pauvre enfant ; sans la trahison de ces misérables, vous n'en seriez pas là.”

Miss Tankerville, terrassée de stupeur, perçait de ses regards le docteur Mannikin, comme si elle eut voulu lire dans son âme. Il s'en aperçut et se leva en disant : “Nous pouvons, je suppose, nous retirer à présent.”

“C'est à vous de décider cela,” répliqua le docteur Galenson.

Ils sortirent sur la pointe des pieds, le docteur Galenson guidant, et furent introduits dans une salle à manger spacieuse, où une table les attendait, richement chargée de vin et de fruits.

“Vous n'avez donc pas, en définitive, fait d'autopsie, M. le docteur,” dit le docteur Mannikin, “et vous avez eu bien du mal que j'aurais pu vous épargner, si vous m'aviez admis.”

“Il n'est pas trop tard, j'espère, pour votre talent hors ligne ; un antidote puissant, c'est tout ce qu'il faudrait.”

“Vous croyez donc que cette jeune personne a été empoisonnée ?”

“ Si elle guérit, il sera difficile de le prouver ; mais si elle succombe——

“ Même dans ce cas j'en doute beaucoup ; mais j'avoue qu'il nous faut faire l'impossible pour la sauver.”

“ Ne fût-ce que pour nous épargner des procédures bien sérieuses ; car vous comprenez : bien que l'autopsie n'ait rien révélé, les événements de cette nuit toute pleine de mystères sont là ; Johnson et son associé, vous-même, M. le docteur, mes élèves et moi avec le comte Wissen, nous aurions tous à rendre témoignage.”

Le docteur Mannikin était visiblement inquiet. Sans mot dire il tira de la poche de son habit une boîte recouverte de maroquin ; elle était remplie de petites fioles ; il en choisit une remplie d'un liquide de couleur foncée, et la présentant au docteur Galenson : “ Donnez-lui, s'il vous plaît, cinq gouttes de cette teinture dans une cuillerée d'eau trois fois par jour, pendant trois jours. Maintenez ses forces avec de l'essence de bœuf et du cognac ; si ce traitement n'a point d'effet, je crains de ne pouvoir la sauver.” Ce disant il se leva pour se retirer.

En ce moment un domestique entra pour servir le dîner ; il ouvrit en même temps à deux battants la grande porte de la salle à manger, et l'on découvrit dans le corridor une procession de dames et de messieurs en toilette s'appêtant à entrer. Miss Tankerville marchait à la tête s'appuyant sur le bras du comte Wissen.

“ Docteur Mannikin,” dit-elle, “ vous ne pouvez refuser de rester à dîner ; ce sera, bien entendu, à la fortune du pot.”

“ Miss Tankerville, je suis fâché ; mais j'ai un rendez-vous à cette heure même ; je ne puis y manquer pour tout l'or du monde.” Et avec une profonde révérence faite à toute la compagnie il s'éloignait d'un pas rapide en même temps que le docteur Galenson retournait au chevet de Rose Marie.

La teinture noire eut un effet magique. Quand le docteur Galenson revint le lendemain, la garde-malade le reçut en triomphe en lui annonçant que la malade avait passé une excellente nuit, et prenait des forces à vue d'œil, grâce au régime et à la médecine.

Le mieux se continua et au bout de quatre jours question sur question vint convaincre Miss Tankerville qu'il y avait là-dessous certainement un mystère d'iniquité ; mais il lui fut impossible d'en apprendre davantage.

Avant qu'une autre semaine ne fût passée, mademoiselle Marié se crut assez forte pour se lever.

“ Il faudra bien ; ” dit alors Miss Tankerville, “ que nous donnions avis à votre famille ; pour qu'on vous envoie des vêtements et du linge. ”

“ Impossible ; il faudra vous en tirer autrement. Ce monsieur âgé, qui demeure dans votre maison ne consentira-t-il pas à me prêter l'argent requis pour me procurer ce qu'il me faut ? ”

“ Ah ! M. O'Morra père ? oui, il en a en abondance ; peu d'hommes l'égalent en talent professionnel ; et les avocats s'entendent, vous le savez, à se faire une fortune. ”

“ Vous avez mes bijoux comme gage. ”

“ C'est parfait. ”

Et d'un bond Miss Tankerville fut à la porte de l'appartement de M. O'Morra père, frappa doucement et sur la réponse affirmative entra.

Mr. Cahal O'Morra était le type de l'honnêteté combinée de finesse. Sans détourner les yeux de son papier, ni déposer la plume il pria Miss Tankerville de prendre un siège.

“ Pardonnez-moi, M. O'Morra ; si je viens vous interrompre. ”

“ Mais, je compte bien vous écouter sans interrompre mon travail ; qu'est-ce qui vous amène ? ”

“ Mademoiselle Marié a besoin que vous nous prêtiez de quoi lui procurer des vêtements et du linge. ”

“ C'est bien de l'audace de sa part et de la vôtre, ” dit M. O'Morra en déposant sa plume et se renfonçant dans son grand fauteuil ; “ veuillez vous expliquer. ”

Miss Tankerville plaïda si bien sa cause que M. O'Morra, le cœur touché, lui donna tout ce qu'elle voulait et au delà. Elle avait été mise dans le secret par le docteur Galenson, elle savait que mademoiselle Marié avait été enterrée vivante, et amenée chez elle dans son cercueil ; et cependant sans le moindre scrupule de conscience elle révéla tout cela à M. O'Morra pour arriver à toucher la corde sensible.

“ Quant aux bijoux, ” ajouta M. O'Morra “ vous ferez bien de les mettre en sûreté, ainsi que votre maison tout entière, car ceux qui ont commis des crimes aussi atroces ne reculeront pas devant moins que cela. ”

L'entrevue suivante de Miss Tankerville avec Rose Marie fut pleine de charmes ; Miss Tankerville en profita pour pénétrer encore un peu plus avant dans le mystère ; elle apprit entre autres choses

que Rose Marie avait en France un parent dévoué, à qui elle allait écrire.

Le lendemain Miss Tankerville alla acheter les articles requis; elle présenta les mesures ainsi que la liste des objets demandés.

“O merveille, lui répondit-on, nous avons une collection complète de tout cela dans une boîte qui nous est revenue quelque temps après qu'elle avait été commandée. C'est le trousseau complet d'une jeune fiancée, morte le jour même de ses noces; sa famille nous a tout remis pour le vendre. Malheureusement le nom de la jeune personne est brodé sur les articles; on nous avait fait promettre de l'enlever, mais s'est impossible. Du reste, comme ce n'est que son nom de baptême, il n'y a pas grand mal.”

La pauvre Miss Tankerville tremblait de tous ses membres en entendant ces détails; elle se calma cependant de son mieux, convint du prix, donna son adresse pour qu'on pût lui envoyer les objets et disparut.

Ce fut une scène émouvante quand la boîte arriva le même soir et qu'elle fut déposée dans la chambre de Rose Marie. La pauvre enfant commença par tomber sans connaissance; puis, quand elle se fut remise: “Dieu est juste,” s'écria-t-elle, “Miss Tankerville, il veille sur l'innocence; mais malheur à l'âme qui se laisse aller au crime; sur elle aussi le regard d'un juge courroucé est sans cesse arrêté. Conçoit-on que pour des trésors périssables on puisse sacrifier son bonheur en ce monde et en l'autre!”

Et les deux bonnes âmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre et pleurèrent pendant longtemps, sans prononcer une seule parole.

V. H.

(A suivre.)

CHRONIQUE.

Le Saint-Père est infatigable ; outre ses occupations ordinaires si nombreuses et si ardues, non-seulement il ne cesse de donner audience aux pèlerins qui continuent d'affluer dans la ville éternelle, mais il trouve le temps d'écrire encyclique sur encyclique. La dernière, sur la *liberté humaine*, est un exposé lumineux de ce que la saine raison et la révélation nous enseignent sur cette question fondamentale de la morale et de la politique chrétiennes. C'est au christianisme que le monde doit tout ce qu'il possède de vraie liberté, et c'est l'Église catholique et elle seule qui en a été dans le passé et qu'en est de nos jours le seul champion véritable. Les historiens sincères, les hommes d'état vraiment dignes de ce nom l'avouent et le proclament.

* * *

Mais les gouvernements des états catholiques ne sont pas l'Église ; plusieurs mêmes d'entre eux sont plus acharnés que les hérétiques, les schismatiques et les Turcs eux-mêmes à enchaîner la vérité et à donner libre carrière au mensonge. C'est le triste spectacle que présente de plus en plus le gouvernement italien, spoliateur du Saint-Siège, et geôlier du Pape. Tout ce qu'il peut inventer de mesures tracassières il se hâte d'adopter ; son but évident est de lasser la patience de l'auguste vieillard et de le forcer à chercher un lieu de refuge en dehors de l'Italie. Léon XIII est calme au milieu de tout cela, calme comme les sommets des hautes montagnes qui pominent les orages et les tempêtes.

* * *

La France officielle s'abîme de plus en plus dans la boue ; après les scandales Wilson et Cie, on croyait qu'il lui serait impossible de descendre plus bas dans l'opinion du monde civilisé. Les évolutions du général Boulanger et les contre-évolutions du piètre gouvernement de notre malheureuse mère-patrie viennent de se terminer dans un duel honteux entre le général et le premier ministre Floquet.

* * *

Et dire que pendant ce temps l'Allemagne a versé des larmes sur une nouvelle tombe et se trouve plus forte et plus unie que jamais. Frédéric III a été pleuré sincèrement par un peuple dévoué ; bien plus, le monde civilisé tout entier a éprouvé un sentiment de commisération et même d'admiration. Guillaume II, son fils et successeur, profite de ces bonnes dispositions pour se gagner à son tour l'estime universelle. Si l'on pouvait le juger par sa proclamation au peuple allemand on le prendrait pour un prince foncièrement chrétien. Quoi qu'il en soit, tandis que l'impiété, pour ne pas dire

le blasphème, est à l'ordre du jour dans les documents qui émanent des gouvernements de France et d'Italie, le nouvel empereur d'Allemagne, sans respect humain, dit à son peuple : "... Je prie Dieu qu'à l'exemple de mon bien-aimé père, je sois un prince juste et clément ; que je puisse faire croître la piété et la crainte de Dieu ; que je puisse garder la paix et promouvoir le bien-être de mon pays ; que je sois le soutien du pauvre, du malheureux, le ferme gardien du droit...."

Si l'Allemagne reste unie la paix règnera en Europe, car la France divisée et ruinée ne pourra pas songer à entrer en lice. Quant à l'Alsace-Lorraine, on se demande ce qu'elle peut espérer de l'avenir. Si le projet qu'on prête au défunt empereur d'Allemagne se réalisait et que cette province fût constituée indépendante et sa neutralité garantie comme celle de la Belgique, une ère de paix s'ouvrirait probablement pour l'Europe. Mais ce serait folie d'espérer qu'un semblable rêve soit près de se réaliser.

* * *

En Belgique le parti catholique vient de remporter aux élections une victoire éclatante sur le parti libéral ; quand on se rappelle que le parti libéral belge c'est la quintessence de l'impiété franc-maçonnique on comprend tout ce que cette victoire a d'important. La majorité catholique sera de 60 à la chambre des représentants et de 37 au sénat.

* * *

L'effervescence de l'Irlande au sujet du rescrit pontifical se calme ; les excès de patriotisme font place dans ce malheureux pays à une revendication plus sobre du droit de *self-government* ; mais bien que cette cause fasse des progrès en Angleterre dans l'opinion publique, elle ne semble pas être à la veille de triompher ; la majorité dans les chambres se maintient hostile à toute concession.

* * *

Plus près de chez nous, au Manitoba le gouvernement de M. Greenway a été soutenu dans les élections. M. Schultz et M. Royal sont définitivement lieutenants-gouverneurs du Manitoba et du territoire du Nord-Ouest. Le choix du premier ne peut que déplaire aux métis et à toute la population canadienne-française ; le second fera certainement honneur à son poste.

Enfin dans notre province tout a marché sur des roulettes ; le programme tracé dans le discours du trône a été, à peu de chose près, rempli à la satisfaction de tout le monde ; on a présenté quelques projets regrettables, mais on a eu le bon esprit de les retirer, grâce surtout à la vigilance et à la fermeté de notre chambre haute laquelle s'est acquise en cette rencontre une estime bien méritée. L'espace nous manque pour rappeler même sommairement les principaux faits et gestes de nos sages législateurs. Qu'il suffise de dire, que si la session été courte, elle n'en a pas moins été bien remplie.

D. C.

BIBLIOGRAPHIE.

France, par le R. P. DU LAC, S. J., Recteur de *St. Mary's College*, Cantorbéry.

Le R. P. du Lac explique dans les lignes suivantes l'origine de ce livre : " Une épidémie de fièvre scarlatine s'était abattue sur le collège. Nous avons dû licencier les plus jeunes. L'approche de l'examen nous avait décidés à garder les grands. J'ai envoyé aux absents des nouvelles de leurs camarades. Tout le monde parti, l'occasion s'offrait de vous faire encore quelque bien. Il m'a paru dur de la laisser passer et j'ai fini par écrire à tous." Les cinq lettres réunies sous ce titre collectif : *France*, sont donc l'épanchement d'une grande âme qui veut continuer l'apostolat que les circonstances ont interrompu et donner à ses enfants des conseils, des encouragements, des enseignements. La partie narrative est ici la plus développée. Ne pouvant plus offrir aux élèves ces récits, en anecdotes, qui les charmaient dans des conversations familières qu'il savait rendre si fructueuses, le Père les leur envoie. Il y a donc beaucoup de variété et beaucoup d'imprévu dans ces pages qui ont été dévorées par ceux auxquels elles étaient destinées et trouveront certainement un accueil empressé auprès du grand public : le nom si vénéré et si sympathique qui les a signées, la haute notoriété dont il jouit en sont un sûr garant, — (*Polybiblion.*)

Pourquoi l'Amérique du Nord n'est pas française.

C'est le titre d'une étude historique consciencieuse et intéressante de la colonisation française en Amérique. L'auteur, M. E. LONGCHAMPT, passe successivement en revue l'œuvre de Samuel de Champlain au Canada et la découverte des bouches du Mississipi par Cavalier de la Salle.

Il nous montre, au commencement du siècle dernier, la France maîtresse sur les rives du Saint-Laurent, de l'Ohio et du Mississipi où nous tenions les riches Louisianes, et par conséquent première puissance coloniale du monde, puisque nous possédions alors les Indes, conquises par l'immortel Duplex.

Cet empire égalait une superficie de vingt-cinq fois celle de la France.

L'auteur nous fait ensuite assister à cette lutte héroïque soutenue pendant quatre années par le marquis de Montcalm, avec quatre mille hommes contre une horde invasive de quatre-vingt mille Anglais.

La possession de l'Amérique du Nord était le formidable enjeu de cette lutte si inégale. L'Angleterre avait alors pour ministre l'implacable Pitt, et sur le trône de France régnait Louis XV.

Restant à nous, l'Amérique eût parlé notre langue, adopté nos mœurs, notre religion. C'eût été un miroir transatlantique : il est brisé. La France ne connaîtra jamais l'étenue de la perte politique qu'elle a faite.

Les Canadiens-français restaient soixante mille après le désastreux traité de Paris de 1763, qui les abandonnait à l'Angleterre. Ce chiffre a doublé tous les vingt-huit ans ; il dépasse aujourd'hui deux millions.

Cette population, sœur de la nôtre, parlant notre langue, a conservé la foi catholique, puissant moyen de résistance à l'absorption anglaise.

La France peut être fière de ce rejeton qui a grandi contre toute espérance. Et si les États-Unis sont marqués à l'effigie anglaise, le Canada français, par la prodigieuse augmentation de sa population, réfute victorieusement cette affirmation de nos adversaires : que nous ne sommes pas un peuple colonisateur.

Si l'esprit de suite a pu faire défaut à notre gouvernement dans la politique coloniale, il faut reconnaître et glorifier ce qui a été fait par le zèle d'un groupe d'élite, et mesurer ce qu'on pourrait accomplir dans l'avenir en se souvenant du passé.

Les Anglais ne nous ont jamais déclaré ou fait déclarer la guerre que pour agrandir ou prendre des colonies. Et comme ils ne combattent que pour le gain, c'est que le profit est-là !

Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ? Si nous avons perdu la suprématie en Asie par les Indes, en Amérique par le Canada, (et la Louisiane) il nous reste le continent noir, l'Afrique mystérieuse, francisons-là.

L'auteur termine par une péroraison vibrante, empreinte d'un mâle patriotisme et que le manque d'espace nous fait regretter de ne pouvoir insérer.

Ce livre (Chalamel, éditeur) est augmenté d'une superbe carte en trois couleurs sur format grand in-8, papier d'alfa qui permet de suivre pas à pas la mémorable campagne de 1755-1760, et d'embrasser l'immense étendue de nos possessions en Amérique.

(*L'Expansion Coloniale.*)

La France juive, Edition Populaire.

M. Edouard Drumont, dont la *France Juive* a eu le légitime et prodigieux succès que l'on sait, a pensé qu'il serait utile que ce livre qui, en dévoilant tant de bassesses et de vilenies a soulevé tant d'enthousiasme chez les honnêtes gens, pût pénétrer dans les couches les plus profondes et fût connu de l'ouvrier et du paysan. C'est ce qui l'a engagé à faire ce travail d'une édition réduite et populaire, où tout ce qui est important se trouve, et qui ne forme qu'un volume in-12 au lieu de deux volumes compacts de 1200 pages. Cette édition est précédée d'une préface nouvelle, dont nous détachons quelques fragments et où l'on rencontre la puissante ironie et l'éloquence indignée de l'auteur de la *France Juive*.

"Voici la *France Juive* sous la forme abrégée et populaire qu'ont souhaitée beaucoup de mes lecteurs.

"Vous vous rappelez les explosions d'indignation que souleva cette *France Juive* ? C'était, au dire de quelques-uns, un livre scandaleux, violent, excessif, un livre d'énergumène et de sectaire.... Deux ans à peine sont écoulés, et le prétendu pamphlet a des airs de Berquinade.....

"Il n'y a pas une page dans ce livre qui ne semble pâle à côté de ce qu'ont écrit sur les honteux tripotages de Wilson les journaux républicains les plus modérés.....

"Je l'avais peinte en rose, cette République franc-maçonnique et juive qu'on m'accusait de calomnier ; et quand elle apparut tout à coup aux yeux de tous, telle qu'elle était,.... une insupportable odeur de décomposition se répandit sur le pays tout entier.

"La France est aujourd'hui aux abois. Sans guerre, nous avons plus dépensé que Napoléon Ier pour conquérir l'Europe.....

"Ce remuement d'or n'a profité qu'aux juifs ;... les juifs que nous avons vus arriver en 1871 et en 1872, traînant la savate et vivant du commerce des lorgnettes, ont aujourd'hui les plus beaux hôtels de Paris et les chasses princières des départements....

"Ceux qui ont été pour la *France Juive* des lecteurs et des amis de la première heure, peuvent attester que tout ce que j'ai dit dans cet ouvrage s'est réalisé point pour point. Malgré tout l'or d'Israël, aucun écrivain sérieux ne s'est levé pour réfuter mes affirmations."—(*Revue du monde catholique.*)

Nous avons vu avec plaisir que la *Revue du monde catholique* a tenu compte des observations de notre collaborateur, M. Ed. Hébert, au sujet des articles de M. de Cotton, injurieux au Canada.

D. C.